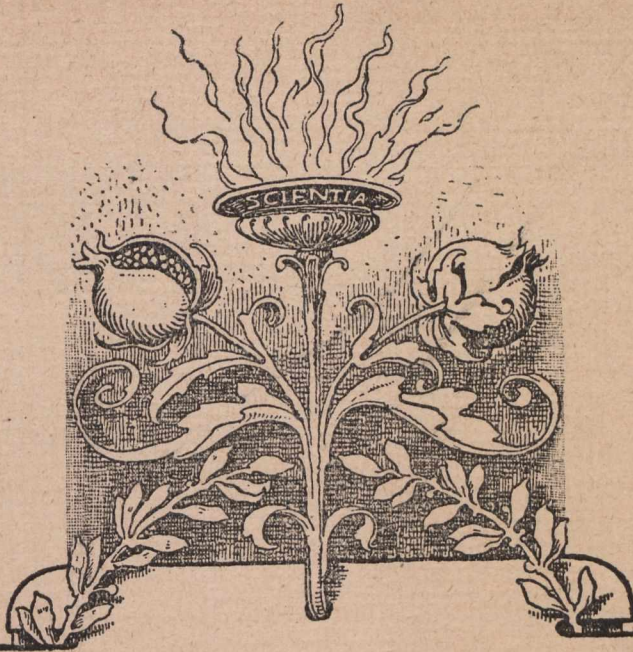


2780

1413

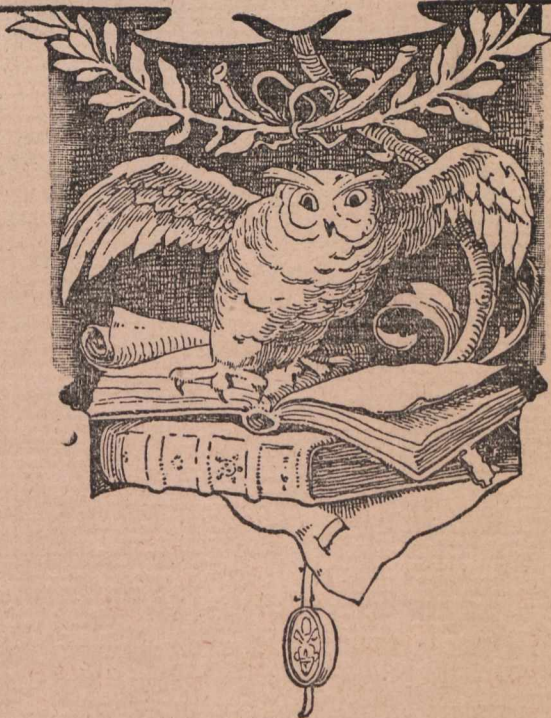


LA REVUE CANADIENNE

1904

PREMIER VOLUME

Tome XLVIe de la collection.





LES GLANEUSES, par Jean-François MILLET

1413

LA
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

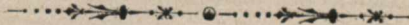
SOUS LA DIRECTION DE
M. ALPHONSE LECLAIRE

40^e ANNÉE

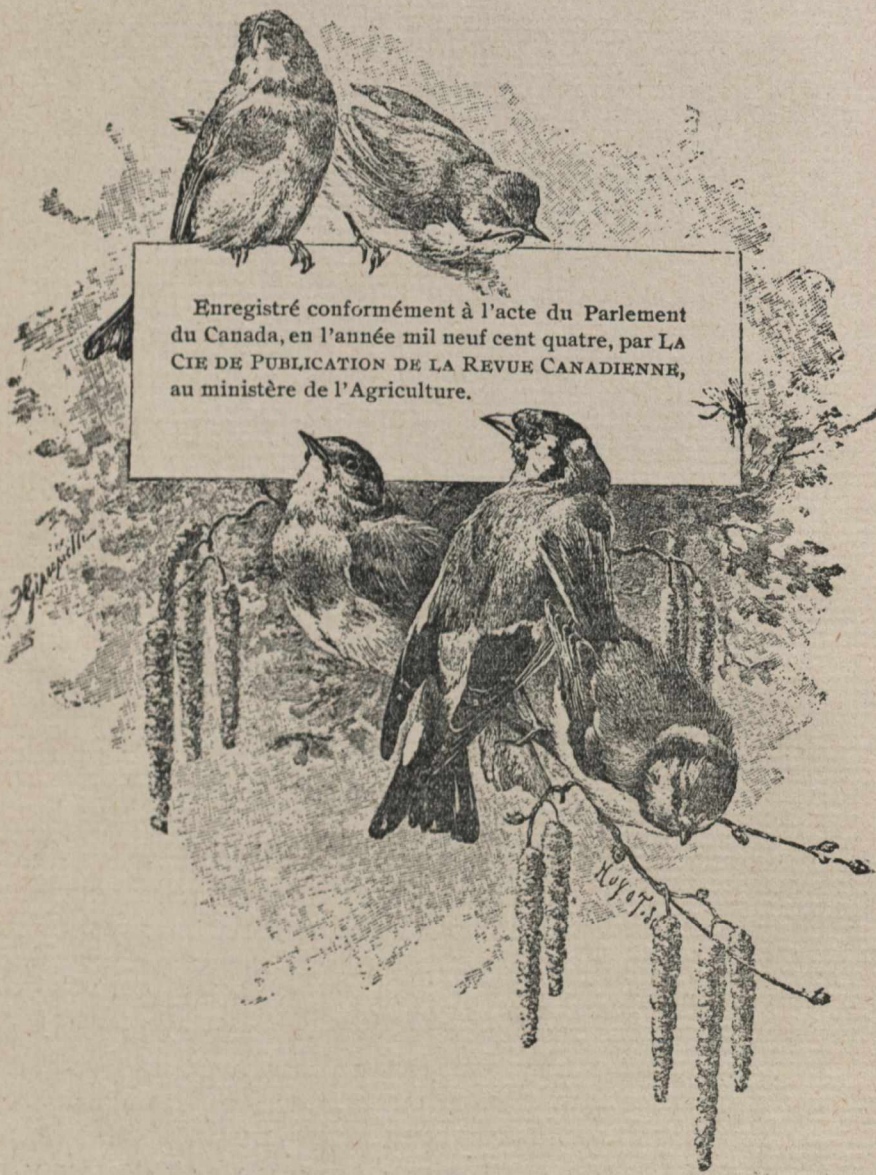
1904

PREMIER VOLUME

Tome XLVI^e de la collection.



LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE
Montréal, Canada



Enregistré conformément à l'acte du Parlement
du Canada, en l'année mil neuf cent quatre, par LA
CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE,
au ministère de l'Agriculture.



JEAN-FRANÇOIS MILLET

JEAN-FRANÇOIS MILLET naquit dans une petite commune, à Gréville (Manche), le 4 octobre 1815. Son père, simple laboureur, possédait une âme d'artiste; il dirigeait le chœur du village et savait régler un ensemble choral avec toute la pureté des anciennes maîtrises. Sa mère, mé-tayère modèle, pieuse autant que laborieuse, partageait son temps entre les soins du ménage et les travaux des champs. Mais c'est sa grand'mère, Louise du Jumelin, qui laissa dans la pensée du peintre le souvenir le plus doux et le plus profond. D'un caractère rigide et d'une piété angélique, elle l'avait élevé dans la crainte de Dieu, l'amour du travail et de l'honneur. Son attachement aux siens n'était surpassé que par son inépuisable charité; devant les yeux elle eut toujours l'idéal d'une sainte.

C'est ainsi que, au milieu des paysans, l'idée vague de l'art commença à se préciser dans l'esprit de Millet. L'étude acheva d'arrêter d'une manière définitive ce que le rêve et la contemplation n'avaient fait qu'ébaucher. Le recteur de la paroisse, ayant remarqué la précocité étonnante de cet enfant, lui enseigna le latin et lui mit entre les mains la Bible et Virgile. Vivement impressionné par la lecture des "Géorgiques" et des "Bucoliques," il sentit tout

un monde de pensées s'éveiller dans son intelligence et il n'était pas rare de le surprendre plongé dans de longues et douloureuses rêveries. Mais cette vie d'étude était trop conforme à ses goûts pour durer longtemps. Comme il était l'aîné de huit enfants, il dut renoncer à ses livres pour prendre la charrue et la faucille. Ainsi le futur chantre de la " Vie des champs " fit péniblement l'apprentissage



JEAN-FRANÇOIS MILLET

du métier de laboureur et de ces mains qui devaient manier le pinceau, il sema, moissonna, faucha et fana, comme le plus humble des paysans, à côté de son père et de sa mère. Dans ses rares moments de loisir, il revenait cependant à ses lectures. Quelques vieilles gravures d'une Bible lui donnèrent l'envie de les imiter. Il se mit donc à observer avec patience la perspective du paysage qui était devant lui; il dessina le jardin, les étables, les champs avec

la mer bleue pour horizon et parfois les animaux qui paissaient dans les terres marécageuses. Tout dans la nature était déjà pour lui un sujet d'émotion. Son père, frappé des heureuses dispositions de son fils pour le dessin, lui déclara un jour que maintenant que ses frères étaient assez vieux pour prendre sa place aux champs, il pouvait, s'il le voulait, se livrer à ses goûts et se chargea même de le

conduire à Cherbourg, chez Mouchel, le peintre le plus en vue de la ville voisine.

Lorsque l'artiste examina les croquis de l'enfant, il se fâcha et ne voulut jamais croire qu'ils avaient été exécutés sans maître et sans modèle; cependant, malgré sa mauvaise humeur, il le reçut au nombre de ses élèves.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis son entrée à l'atelier que le jeune Millet apprenait la mort soudaine de son père. Il dit donc adieu à la peinture et résolument reprit le chemin de Gréville, dans la ferme détermination de remplacer l'absent au foyer familial. Il comptait sans sa grand'mère qui ne voulut jamais consentir à ce sacrifice. Elle insista pour qu'il continuât ses études artistiques. "Mon François, lui dit-elle, il faut se soumettre à la volonté de Dieu. Ton père a désiré que tu fusses peintre: obéis à son vœu et retourne à Cherbourg." Ainsi le sort de Millet fut définitivement fixé. Il revint à Cherbourg se mettre sous la direction d'un autre maître qui l'envoya au Musée copier les chefs-d'œuvre hollandais et flamands. Il passait ses soirées à la bibliothèque à lire Homère, Shakespeare, Milton, Scott, Goethe, Byron, Victor Hugo et Chateaubriand.

Sur la recommandation de son maître, la commune de Cherbourg vota une somme de six cents francs, augmentée d'un autre millier de francs donnés par le Conseil Général de la Manche, pour lui permettre d'aller compléter ses études à Paris. Il partit donc. Le premier contact avec la Capitale lui laissa une impression de vide et de solitude qu'un séjour prolongé ne put jamais dissiper. Il y arriva par une froide soirée de janvier 1837; les rues blanches de neige, la lumière blafarde du gaz, le brouhaha des voitures et des omnibus, tout cela lui fit mal et il se sentit perdu, noyé, dans cette foule en fête; l'image de son village et des êtres aimés qu'il y avait laissés, remplit son cœur d'une grande tristesse. Restait le monde artistique dont il avait

tant rêvé: là encore il fut déçu. Il avait trente-trois ans, des "idées toutes faites," un idéal fortifié par le spectacle de la nature et voilà que dès qu'il s'initie aux secrets des écoles en faveur, il voit tout ce qu'elles ont de faux et d'artificiel.

Malgré ses répugnances, il entra dans l'atelier de Delaroché qui reconnut en lui un tempérament, mais qui ne se mit pas en peine de le diriger ni de le guider. A Paris, comme à Cherbourg, il demeura incompris. Ses compagnons d'étude, amusés de ses manières campagnardes, le traitèrent d'original et de schismatique et finirent par le désigner sous le nom de "l'homme sauvage des bois." L'hostilité qu'il rencontra autour de lui, le dégoûta moins que cet art de convention dont on voulait lui imposer les lois et, plus d'une fois, découragé, abattu, il fut sur le point de boucler ses malles et de s'enfuir à Gréville. Le travail le sauva du désespoir et les richesses du Louvre le consolèrent de ses déboires.

Pour comble d'infortune, sa pension lui était très irrégulièrement payée; elle cessa même de lui être versée. C'est alors qu'il fut obligé, pour ne pas mourir de faim, de faire des pastels dans le genre de Boucher — encore trouvait-il difficilement à les écouler —, des portraits pour cinq à dix francs, voire même des enseignes pour des boutiquiers de son quartier.

En 1841, il épousa une jeune fille de Cherbourg, jolie, gracieuse, mais d'une santé délicate. Deux années de séjour à Paris achevèrent de consumer cette vie trop fragile. A la fin de son deuil, Millet retourna à Cherbourg et revint accompagné d'une nouvelle épouse, la bonne Catherine Le Maire. Cete fois, il n'était plus un inconnu; ses pastels et se portraits avaient fixé sur lui l'attention du public. Il avait maintenant de précieuses amitiés; Diaz, Rousseau, Jacque et Sensier non seulement lui prodiguaient les marques empressées de leurs sympathies, mais

au besoin, lui ouvraient leur bourse. Ce fut une heure heureuse que celle-là.

Les œuvres qu'il exécuta à cete époque se recommandent par le charme du coloris et la grâce du sentiment; rien n'y fait encore pressentir l'émotion sincère et profondément humaine qui devait rendre le nom de Millet universellement acclamé. Ses préférences sont alors pour les sujets mythologiques qu'il traite d'ailleurs d'une manière bien personnelle sinon nouvelle.

Dans les ateliers on l'appelait le "maître du nu," tant sous son pinceau, la chair se modelait avec souplesse, tant il savait l'envelopper de teintes claires et chantantes. Un soir qu'il s'attardait à regarder l'une de ses toiles exposée dans la vitrine d'un marchand de tableaux, il entendit derrière lui un jeune homme qui disait: "Cette toile est d'un rapin, nommé Millet, qui ne peint que des femmes nues." Ces paroles le blessèrent dans son orgueil d'artiste et sur-le-champ il résolut d'abandonner un genre si contraire à ses secrètes aspirations, à l'idéal si longtemps caressé et relégué dans l'oubli. Triste et songeur, il regagna son humble logis et dit à sa femme: "Si tu y consens, je ne ferai plus jamais de ces vilaines peintures. La vie sera dure au possible et tu souffriras... Mais je travaillerai comme je l'ai si longtemps souhaité." La réponse fut digne de celle qu'il avait choisie pour compagne. "Je suis prête. Fais comme tu le désires."

Millet avait trouvé sa voie ou, plus justement encore, il l'avait retrouvée. Il reprit avec courage sa palette et bientôt il exposait les "Faneurs", qui commença sa réputation de peintre de paysans.

Sur ces entrefaites, éclata la Révolution de juin, 1849; Paris qui lui était odieux, devint un séjour insupportable. Les coups de feu sous les fenêtres, les barricades aux coins des boulevards, les scènes disgracieuses de toutes sortes, le brouillèrent sans retour avec la Capitale. Alors, avec

son ami Jacque, il se réfugia à Barbizon où Rousseau était déjà établi.

Barbizon est un petit village composé d'une seule rue situé à l'une des extrémités occidentales de l'admirable forêt de Fontainebleau. Ses maisons basses, voûtées, décrépies, s'entassent au bord d'une route qui vient de la plaine pour se perdre dans les profondeurs du bois. Leurs toits de chaume ne font guère d'embarras dans le paysage. Derrière un volet vert, elles entr'ouvrent sur la rue une lucarne méfiante, une petite porte étroite sous laquelle il faut se courber pour entrer; dans le ciel clair, elles élèvent leurs tuyaux de poêle et leurs cheminées de briques et sous leurs gouttières nichent des hirondelles parmi les touffes de lierre et de jasmin. Le long des murs blanchis à la chaux sont des banes de pierre où viennent s'asseoir, au déclin du jour, les vieilles paysannes pour y tricoter de l'aiguille et les vieux rentiers pour y fumer silencieusement en regardant la plaine.

C'est dans ce pauvre village, si pittoresque, si mélancolique, que Millet résolut de se fixer avec sa famille. Dans ce décor champêtre, il se sentit renaître à la vie. Les luttes, la pauvreté prolongée n'avaient ni troublé son âme, ni aigri son caractère. Mais elles l'avaient fait, de plus en plus, concentré, rêveur, ramassé sur lui-même. Une à une ses impressions d'antan, ses souvenirs d'enfant, reflouraient dans son cœur meurtri par la souffrance et lentement, laborieusement, sans souci de gloire, il se mit à composer sa "Chanson des humbles."

Nul endroit n'était mieux fait pour inspirer ce contemplatif. Du seuil de sa chaumière, il pouvait admirer d'un côté, les ombres épaisses et les envolées de lumière de la forêt qui dressait son rideau de verdure sur la limpidité du ciel; de l'autre, ses yeux se reposaient avec complaisance sur la plaine unie, monotone, couverte de blé, déroulant son tapis doré jusqu'à l'horizon bordé d'arbres bleuâtres.

Il alla d'abord à la forêt; mais le silence qu'il espérait y trouver, fut troublé par le bruit de la hache du bûcheron, par le pas pesant du charbonnier portant à la ville sa moisson de bois calciné, par la chanson des bergers et les aboiements des chiens, enfin par les coups de pioche des casseurs de pierre.

Il revint vers la plaine. Celle qui de loin lui apparaissait solitaire et comme endormie dans un grand recueillement, se peupla d'êtres agissants. Il y vit les blancs troupeaux cherchant leur pâture, les moissonneurs chargeant les chariots de lourdes gerbes blondes, les glaneurs qui erraient, le soir, par les champs dépouillés; et plus loin, c'étaient d'autres scènes encore: le laboureur guidant de la main et de la voix les bœufs roux accouplés à la charrue; les tondeurs de moutons emplissant l'étable de la blanche toison; les fermières, bras nus, pressant le lait dans la baratte écumeuse; ailleurs, c'était une pauvre femme qui conduisait à l'abreuvoir la vache maigre, toute sa richesse; et sur le seuil d'une chaumière, une mère qui servait à ses enfants le modeste goûter du soir, comme une hirondelle donne "la becquée" à ses petits.

Ainsi, jour par jour, il comprit davantage la sublime beauté de la nature et l'austère poésie de la terre. Il se prit de compassion pour le paysan qui remue et retourne le sol avare et dur pour lui arracher le pain quotidien, qui vit et meurt, attaché à son œuvre féconde, ignoré au fond de son village, loin du bruit, de l'ambition, des soucis, habitué à souffrir sans se plaindre, content des quelques joies naïves qui sont son lot et qui suffisent à son rêve modeste. Ainsi, chaque jour, sa mémoire s'enrichissait de souvenirs pittoresques et son atelier se remplissait de tableaux où revivaient toutes ses émotions et ses tendresses de paysan pour la terre, la "grande amie."

En étudiant ces chefs-d'œuvre, qui font la gloire de l'école française, il nous vient à la pensée ce vers de la "Légende des siècles":

"Une immense bonté tombait du firmament."

Et cette immense bonté, glissant avec le rayon, frissonnant avec la brise dans les blés et les violettes, fait un contraste saisissant avec la souffrance résignée du pauvre hère, qui courbe son front sur le sillon et qui ne le relève que pour demander au ciel un jour serein ou une pluie fécondante. Et ce spectacle ne nous émeut tant que parce que le peintre a copié religieusement ce qu'il voyait, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher; parce qu'il s'est comme retiré, comme effacé de son œuvre, pour laisser la nature parler toute seule son langage mélodieux et doux.

D'ailleurs, rien dans l'existence du paysan ne lui demeure étranger; il sut tout traduire et donner aux actes les plus simples une grandeur de caractère incomparable.

Cette vision de Millet élevée et transfigurée par l'art se révèle dans ces belles paroles qu'il dit à un ami dans les champs, à la tombée de la nuit: "Voyez ces choses qui remuent là-bas, dans une ombre; elles rampent ou marchent, mais elles existent: ce sont les génies de la plaine. Ce ne sont pourtant que de pauvres gens. C'est une femme toute courbée, sans doute, qui rapporte sa charge d'herbe; c'est une autre qui se traîne épuisée sous un fagot de bois. De loin, elles sont superbes, elles balancent leurs épaules sous la fatigue, le crépuscule en dévore les formes; c'est beau, c'est grand comme un mystère!" Tout Millet est là.

Aussi quand il apprit que le jury du Salon avait refusé sa "Mort et le Bûcheron," il eut ce cri de révolte: "Ils voudraient me réduire à leur art de boudoir. Non, je suis né paysan, paysan je mourrai. Je dirai ce que je sens et je peindrai ce que je vois."

Cependant au Salon de 1857, les "Glaneuses" obtinrent un très vif succès. Le sujet était touchant. Trois femmes courbées vers le sol, ramassent péniblement un à un les épis oubliés par les moissonneurs. Leur attitude, leurs vêtements, leurs visages disent la misère, la faim, le tra-

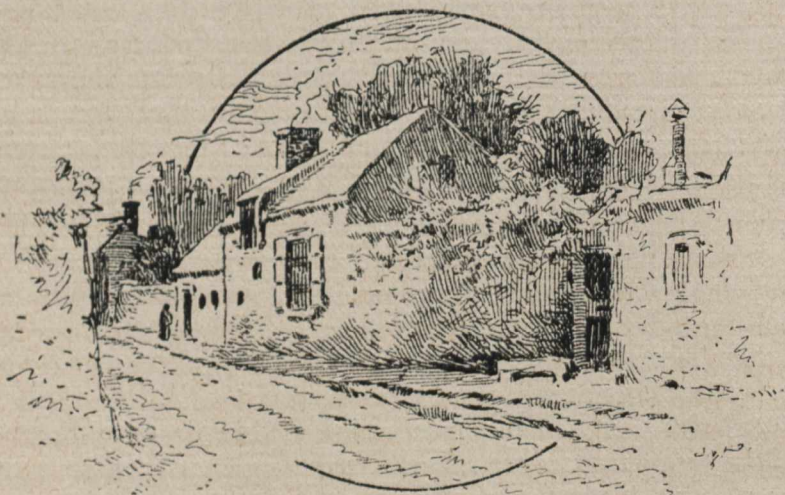
vail patient et la résignation sans pensée. Au mouvement de leur corps on sent qu'elles sont harassées, et pourtant qu'elles se hâtent pour apporter au foyer qui a besoin d'elles la maigre récolte du soir. C'est la vie prise sur le fait, mais ce n'est pas du réalisme; car au-dessous il y a une âme. Et cette scène, d'aspect si humble, si mélancolique, quand on la regarde avec le regard intérieur de la pensée, respire une poésie intense, une personnalité et un style qui semblent s'oublier pour verser sur nous toute la paix du soir qui descend sur la plaine, comme une bénédiction.

Millet peignit toujours le paysan avec une respectueuse gravité; il donna à sa laideur un caractère de tristesse émouvante et de solennité presque religieuse. " Avec ses tons de briques et de terre cuite, dit V. Fournel, son âpre et rustique vigueur, son harmonie sobre et sombre, cette concision presque sculpturale qui élimine tout détail superflu pour résumer les personnages et la composition en quelques lignes essentielles, l'exécution s'assortit au sujet et aux intentions de l'auteur. Sans doute elle est souvent incomplète, trop abrégée et trop approximative; elle a des gaucheries, des inégalités, des lourdeurs, et surtout une monotonie qu'on ne saurait nier... Il pousse l'austérité jusqu'à la sécheresse et ne recule jamais devant son parti pris." Mais, malgré toutes ces réserves, il faut le placer au premier rang parmi les peintres qui se sont faits les interprètes de la poésie des champs.

On s'est scandalisé des prix vraiment exorbitants qu'ont atteints ses tableaux. " L'Angélu " vendu par l'auteur 2000 francs, fut payé aux enchères 50,000; un autre de ses tableaux s'éleva à la somme respectable de 38,000 francs. Pauvre il avait vécu, pauvre il mourut; il s'éteignit, à l'âge de soixante ans, dans sa chaumière de Barbizon, au moment où l'Etat désireux de réparer ses torts envers le grand artiste, lui faisait la commande d'une

série de tableaux historiques pour le Panthéon. Ce fut sa dernière joie, peut-être bien sa première grande joie. Il était donc juste que ce travailleur qui fut si mal payé en richesse, fût au moins payé en honneurs et en gloire. C'est la rançon que doit l'humanité à ceux qui l'ont honorée par leurs œuvres et leur vie.

Jean-B. Lagacé.



Maison de Millet, à Barbizon.

UNE CHRONIQUE



LE sympathique et dévoué directeur de la REVUE CANADIENNE, pour faire diversion sans doute à mes *Spéculations scientifiques* qu'il vient de publier, me demande si je ne pourrais pas maintenant lui écrire une chronique. Il sait bien qu'une publication de l'importance de celle qu'il contrôle doit contenir, pour plaire aux lecteurs, une variété de matières, et en ceci j'avoue qu'il a parfaitement raison. Mais je reconnais également sans peine, cher maître, que le désir que vous m'exprimez me suppose, dans la circonstance, des talents divers comme s'il était prouvé tout d'abord que le ciel m'eût favorisé de tels dons. En m'interrogeant là-dessus, je sens... que c'est bien aimable à vous d'avoir une aussi bonne opinion de vos collaborateurs. Savez-vous que vous me demandez là une chose dont je me juge peu capable, — que je dirais même impossible, si je n'étais déjà prévenu contre ce mot que l'on a déclaré n'être pas français, — un genre de travail, du moins, étranger à mes habitudes.

— “Essayez et vous réussirez; dites-nous quelque chose”, me répondez-vous. C'est parler comme Charles IX, de Suède, lequel, posant la main sur la tête de son fils qui se trouvait en présence d'une tâche difficile, s'écriait: “Il la fera, il la fera,” tellement il croyait en la puissance de la volonté. Mais on a beau se lever au point du jour comme les campagnards industriels et les grands hommes d'Etat, mettre la main à la plume avec la meil-

leure volonté du monde, on ne s'improvise pas chroniqueur avec la même spontanéité... voyons un peu... qu'un nouveau député, par exemple, qui, dans notre heureux pays, par une faveur singulière et sans préparation préalable, devient apte, du moment qu'il est élu, à parler sciemment sur tous les sujets, commerce, finances, agriculture, industrie, chemins de fer. J'ai même entendu raconter qu'un ancien mandataire du peuple, un grincheux, à coup sûr, n'avait jamais voulu lire aucun traité d'économie politique, sous le prétexte que c'était vraiment y perdre son temps, l'économie n'ayant jamais été la vertu dominante des politiciens au pouvoir. On voit tout de suite qu'il ne s'agit pas ici d'un contemporain, car à la manière dont la chose publique est administrée aujourd'hui, il aurait constaté une fois de plus la vérité du vieux dicton: "Autres temps, autre mœurs."

Mais, *volti subito*, et ne parlons que littérature, agrémentée d'un peu d'histoire.

A-t-on jamais réfléchi aux nombreuses difficultés auxquelles se heurte, chez nous, celui que l'attrait des lettres sollicite? S'est-on jamais demandé quels obstacles doivent surmonter ceux d'entre nous qui veulent donner une réalité saisissable à leurs aspirations scientifiques ou littéraires? Si nous n'avons pas encore produit des œuvres d'une technique et d'une originalité tout à fait supérieures, ne faut-il pas plutôt s'en prendre à la position désavantageuse que les circonstances nous ont faite qu'au manque d'aptitudes? Sans attacher la même importance que Taine attribue à sa célèbre théorie de l'influence du *milieu* sur le développement intellectuel et artistique d'un peuple, il faut convenir, cependant, que nous n'avons eu, jusqu'ici, ni le temps ni les moyens d'acquérir cette haute culture littéraire, fruit d'une longue élaboration historique et sociale, que possèdent les vieilles nations européennes.

Que d'éléments nous font ici défaut qui, en France, par

exemple, où l'art est porté à une telle perfection, concourent à l'éclosion des talents!

Le Français, enfant, est tout de suite l'objet d'une forte éducation; il n'entend, au foyer domestique, plus tard aux écoles, jeune homme aux universités, qu'une seule langue, toujours correctement parlée, souvent même avec élégance. Son oreille, à toutes ces étapes de la vie, est naturellement formée à l'harmonie du rythme. Tout ce que l'esprit humain a pu produire en fait de beaux-arts: peinture, sculpture, architecture, etc., acquis d'une civilisation ininterrompue de dix siècles, est là, sous ses yeux, et ne contribue pas peu à affiner chez lui de bonne heure le sens esthétique. Enseignement spécial, cours publics, rien ne lui manque pour devenir un homme supérieur dans toute carrière qu'il voudra poursuivre. Les ouvrages des grands maîtres en littérature sont à sa disposition. La critique se tient au courant du mouvement littéraire, théâtral, musical, scientifique. Un livre nouveau paraît-il, la presse le signale à l'attention publique. Non seulement on accuse réception à l'auteur de l'envoi d'un exemplaire, comme la chose se fait, du reste, au Canada quelquefois; mais, de plus, on prend connaissance du volume, on l'examine, on regarde ce qu'il y a dedans, on en parle. Si un artiste fait une toile qu'il destine aux âges futurs, on la verra au salon, où elle sera appréciée suivant son mérite. Aux jugements de la critique s'ajoutent les commentaires de tout un public éclairé, enthousiaste et extrêmement curieux des choses de l'esprit. L'art, la science, sous leurs diverses manifestations, deviennent les sujets ordinaires de la conversation, d'où un progrès, un mouvement d'idées, une ambiance intellectuelle, que notre état social ne nous a pas encore permis de créer, — j'entends pour ce qui est du domaine de la littérature, des hauts problèmes scientifiques et des œuvres artistiques; car dans les choses qui regardent la pratique de la vie, la jouissance de la liberté

et surtout, ah! oui! surtout la façon de se gouverner, nous sommes bien supérieurs à nos cousins d'outre-mer. Eh bien! malgré ce milieu éminemment favorable que nous venons de voir, demandez au véritable écrivain français s'il est arrivé du premier coup à posséder seulement le métier du style. Sa réponse vous dira que l'ancien précepte, trop connu pour être cité ici, est toujours d'actualité.

L'adage a beau dire: "On naît poète;" cela n'est vrai qu'à demi. Sans doute, on naît poète, artiste; mais on ne peut exceller si l'étoile fait défaut, c'est-à-dire si les circonstances ne s'y prêtent.

Rappelons-nous en effet, ce que nous étions au commencement du siècle dernier: une poignée de pauvres colons, seuls à lutter contre l'influence d'une race hostile, déjà comparativement riche et la plus envahissante qui soit au monde. Pour nous, tout était à fonder, à créer, politiquement, commercialement, et cela sans autres ressources pour ainsi dire que notre courage et notre énergie. Prendre de profondes racines sur le sol dont on nous disputait la possession, si nous voulions conserver notre place au soleil, voilà ce qu'il nous importait tout d'abord. En vérité, à ce moment, notre existence comme entité nationale semblait une cause perdue. Nous étions religieux, heureusement, et quand une force morale a la foi pour base, elle est invincible, elle fait des miracles; elle sauve les nations comme les individus. Elle nous inspira la sagesse et l'énergie nécessaires pour triompher de ces temps difficiles. De plus (M. l'abbé Tanguay nous l'a prouvé), nous étions tous bien nés; or on sait que pour de tels gens

"La valeur n'attend pas le nombre des années."

Secondés par un clergé patriote, nous avons réussi à nous refaire comme nation, obtenant en même temps la plus grande somme de libertés politiques qu'il est possible à un peuple de souhaiter.

Il y a à peine cinquante ans, la place que nous occupions dans le monde commercial et industriel n'était pas encore brillante, et pour cause. Ici, dans la capitale provinciale, les industries de quelque importance, tout le commerce de gros, étaient entre les mains des Anglais; aujourd'hui, ah! c'est bien différent. A Montréal, nous luttons, lutte d'ailleurs toute pacifique et de louable émulation, à égales chances de succès, dans le vaste champ de l'activité humaine, avec nos concitoyens de différente origine. Nous arrivons même parfois bons premiers dans cette poursuite du progrès matériel! Que dis-je, n'est-ce pas un des nôtres, pour me servir d'une expression fort en usage chez nos voisins lorsqu'ils veulent désigner ces hommes qui, chez eux, ont atteint un degré de puissance industrielle à rendre presque vaine toute tentative de concurrence, n'est-ce pas un des nôtres qui toute proportion gardée, est aujourd'hui le roi de la finance dans la grande métropole commerciale? Soyons fiers de la position qu'il occupe, de l'influence qu'il exerce et du prestige qu'il ajoute au nom national. Que notre pensée vis-à-vis ceux d'entre nous qui parviennent au premier rang soit toujours exempte de ce sentiment de rivalité jalouse et chagrine qu'on nous a quelquefois reproché, mais qui est tout simplement indigne d'un galant homme. D'ailleurs, comme le fait remarquer si justement le président actuel des Etats-Unis, M. Roosevelt, en parlant de la question du travail et du capital dans un livre qu'il vient de publier, "la meilleure manière de détruire chez la classe pauvre toute chance de prospérité, c'est de paralyser l'énergie et d'empêcher le bien-être des gens parvenus au succès (1)."

(1) *American Ideals and other Essays social and political*, by Theodore Roosevelt, New-York, 1903.

M. Roosevelt est un lettré en même temps qu'un homme d'Etat. En 1901, il publiait: *La Vie intense*, qui eut un grand retentissement. Dans *American Ideals* (l'Idéal américain), l'auteur, avec l'autorité que lui donnent sa compé-

Nos centres de population, et, partant, d'influence, ne font que s'accroître. La colonisation! voilà où ont tendu nos efforts depuis un siècle, et c'est encore l'œuvre nationale par excellence. "C'est uniquement par l'expansion de notre race que nous arriverons à poser sur le sol de l'Amérique un pied ferme, et à l'y maintenir en dépit de tous les assauts. Il faut que le petit peuple franco-canadien s'accroisse et se fortifie sur son propre sol s'il veut faire une concurrence au moins égale, sinon victorieuse, aux races scandinave, teutonne et anglo-saxonne qui débordent à flots pressés sur le continent américain." (Buies).

C'est ce que, par notre énergie et nos habitudes d'ordre et de travail, vivifiés par un ardent patriotisme, nous nous sommes efforcés de faire depuis un siècle, "et les fils des soixante mille Français arrachés violemment à la France, il y a cent vingt-cinq ans, sont aujourd'hui deux millions de patriotes parlant le français, s'appelant des Français, et imposant le caractère distinctif de leur race depuis Boston jusqu'à San-Francisco, depuis le golfe du Mexique, je dirai presque jusqu'au pôle Nord (1)."

tence personnelle et son titre de conducteur d'un grand peuple, traite des conditions de la vie politique, sociale et économique de ses concitoyens. C'est un maître livre, dont les idées saines, les conseils aussi justes que pratiques, forment la matière de chaque page. Il dit exactement et supérieurement tout ce qu'il veut dire, avec une sincérité qui fait impression, une conviction que l'on sent être celle d'un honnête homme. Cet ouvrage sera bientôt traduit en français, et mes compatriotes trouveront grand profit à le lire.

Dans *la Vie intense*, il avait déjà dit: "Un homme est sans valeur s'il n'a pas en lui une haute dévotion à un idéal," pensée qui pourrait être complétée par ces belles paroles de Pasteur: "La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit: idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairaient à l'infini."

(1) M. Louis Fréchette prononçait ces paroles le 24 juin 1884, à l'occasion des noces d'or de la Société Saint-Jean-Baptiste. A cette époque, le capitaine Bernier existait, cela est certain; mais il n'avait pas encore manifesté son intention de découvrir le pôle Nord, ce qu'il fera, tenez-vous-le pour dit. Je le connais. Alors le mot "presque" dans "jusqu'au pôle Nord," n'aura plus sa raison d'être.

Ce résultat étonne les étrangers qui nous visitent et qui savent quelque chose de notre histoire. Mais que d'efforts pour en arriver là.

Et l'on conçoit facilement que, durant cette lutte séculaire pour l'existence, nous n'ayons eu guère de loisirs à donner aux sciences et à la littérature. Toutefois, quand on songe à la position où nous nous trouvions au commencement du siècle, pendant plus de cinquante ans sans communication aucune avec l'ancienne patrie, entourés d'étrangers, obligés, pour mieux sauvegarder nos intérêts, de devenir un peuple bilingue; lorsque, d'autre part, on réfléchit à ce concours d'heureuses circonstances indispensables à toute formation littéraire sérieuse, et à la production d'œuvres, dans la plus harmonieuse, la plus riche de toutes les langues modernes, il est vrai, mais dont la maîtrise est à décourager le plus persévérant de ses courtisans; quand, avec cela, on sait qu'il faut toujours beaucoup de temps pour apprendre quelque chose et produire peu, et que, d'ailleurs, tout le monde ne peut pas aller à Corinthe, il ne nous appartient pas de nous louer, sans doute, mais on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de légitime fierté en présence de ce groupe d'écrivains, d'artistes, et d'hommes éminents dans le monde politique et dans le monde commercial que nous comptons déjà, et qui, certes, ne figureraient pas au dernier plan parmi les célébrités dont peuvent se réclamer les peuples de date historique même plus ancienne que la nôtre. Je n'en veux pour preuve que le livre *Propos d'art*, que vient de publier M. Henri d'Arles, livre consacré à notre compatriote, M. Charles Huot, artiste aussi modeste que distingué.

A aucune époque de notre vie nationale nos esprits ne sont restés en jachère. Les séminaires de Québec et de Montréal ont toujours été des foyers d'éducation d'où sont sortis nombre de gens instruits; mais c'était une classe d'élite, qui ne se désintéressait pas absolument des choses

intellectuelles, mais dont la carrière était forcément absorbée par les nécessités matérielles du moment. Ce n'est que vers 1840 que l'instruction publique put commencer à se répandre et qu'elle prit, quelques années plus tard, par la création des écoles normales, un développement qui n'a fait que s'accroître.

Mais ce sont là des faits récents, de même que tout notre passé, qui ne va guère au delà de deux cent cinquante ans. Notre histoire est un peu plus mouvementée que celle des Etats-Unis et contient des épisodes d'un poignant intérêt; mais ces souvenirs sont encore tout frais dans la mémoire, et n'ont pas encore cette perspective du lointain qui forme un horizon à l'idéal, un aliment à l'imagination. Homère est plus majestueux que Virgile de mille ans. On ne trouve plus d'épées comme la *Durendal* de Roland parmi les terribles engins de guerre de nos jours.

Hawthorne lui-même confesse dans un de ses romans combien cette pauvreté de souvenirs est un obstacle à l'épanouissement d'une littérature vraiment originale. "Nul auteur, dit-il, à moins qu'il n'en ait fait l'expérience, ne peut avoir une idée de la difficulté d'écrire un roman sur un pays où il n'y a ni ombres, ni antiquités, ni mystères, ni pittoresque, ni horreurs, ni rien autre chose qu'une prospérité vulgaire étalée au grand jour, comme c'est heureusement le cas de ma chère patrie. Le roman et la poésie, comme le lierre, les lichens, les giroflées jaunes, ne poussent que sur des ruines."

Il est bien certain que tout ce que la main de l'homme a édifié sur le sol de la grande République, quelque gigantesque et extraordinaire que cela puisse être, frappe moins l'imagination, rappelle moins de réminiscences qu'un mur renversé, qu'un débris de colonne, qu'un simple donjon d'un château féodal, que la plus humble cellule d'un monastère en ruine, choses propres aux vieux pays et qui ne parlent que d'oubli, de tristesse et de mort.

Néanmoins, nous avons déjà puisé largement dans ce cadre restreint de notre histoire. Notre Walter Scott canadien, Joseph Marmette, a su tirer des circonstances les plus dramatiques de notre vie nationale quatre ou cinq romans qui peuvent être placés sur le même rayon, tout près de ceux du célèbre barde écossais. Nous avons *la Légende d'un peuple*, composition d'un grand souffle poétique, et qui suffirait pour la réputation d'un auteur. Qui n'a pas lu *les Anciens Canadiens* sans sentir son imagination s'attendrir au tableau si fidèle que ces pages retracent des mœurs d'autrefois? Voilà un livre qui a mérité d'être traduit dans plus d'une langue étrangère, et que l'on trouvera toujours dans la bibliothèque de tout Canadien que le souvenir des ancêtres ne laisse pas indifférent. Il y a aussi les *Mémoires*, d'un intérêt presque égal, du même auteur, M. Philippe-Aubert de Gaspé, dont le nom seul évoque toute une époque de vaillance et de loyauté.

Québec et ses environs si pittoresques ont encore noblement inspiré un écrivain aussi élégant que fin critique, M. Ernest Gagnon (1). Le docteur Dionne a son *Jacques Cartier*, son *Champlain*, sa *Nouvelle-France*; il peut marcher la tête haute. Mon ami Ernest Myrand a déjà à son crédit, à lui tout seul, l'ambitieux, cinq volumes d'une lecture attachante sur Québec d'avant 1760; un bon vent soufflera dans ses voiles quelque beau matin.

Quant aux difficultés immédiates et d'ordre matériel auxquelles est exposé, chez nous, celui qui, entraîné par une vocation irrésistible, se livre aux lettres, elles naissent sous chaque pas qu'il veut faire, et proviennent surtout de la nécessité de mener de front l'étude, la méditation et la conquête du pain quotidien. En effet, ce qui lui manque presque toujours c'est l'indépendance de la fortune, ou, du moins, l'aisance, qui assure les facilités de la vie, qui,

(1) *Le Fort et le Château Saint-Louis*, 1895.

comme le dit si bien Maxime du Camp, permet le choix du travail, qui donne les allures de l'indépendance et enlève au lendemain toute préoccupation. Si l'on croit avoir quelque chose à dire qui mérite d'être dit, il faut prendre sur les heures de loisir pour alléger le trop-plein de son esprit.

Vous êtes à votre rond-de-cuir, occupé à remplir en toute conscience vos devoirs officiels; tout à coup, sans que vous y pensiez, le mot, la rime, la phrase, la solution à telle difficulté vainement cherchée depuis la veille, se présente d'elle-même, tout naturellement, à votre esprit. Vite, vous vous apprêtez à noter, la minute est d'or, quand, au même instant, la cloche de votre chef de bureau vous appelle. C'est partie remise; les oiseaux sont envolés; mais vous vous proposez bien de vous reprendre le soir venu.

L'heure attendue est arrivée. Les enfants reposent. Au dernier "bon soir" de la mère, vous vous retirez dans votre cabinet de travail. Vous avez un ouvrage sur le métier. Vous vous recueillez pour retrouver le fil des pensées que vous êtes en train de développer, et qui doivent rendre votre mémoire immortelle. Vous commencez à soupçonner l'approche timide de la muse; puis, sous le souffle de l'inspiration, vous saisissez la plume, quand... la porte s'ouvre discrètement: c'est la femme qui revient pour vous rappeler que le terme du loyer échoit le lendemain. Une demi-heure plus tard, c'est bébé qui, de la pièce voisine, se réveille, sous l'effet d'un mauvais rêve, en jetant les hauts cris. Enfin, le calme se refait, mais il faut bientôt songer à se coucher.

C'est dans des circonstances à peu près semblables que notre grand Garneau a pu mener à bonne fin l'œuvre de notre histoire nationale, monument qui fait autant d'honneur à son nom qu'à nous-mêmes. Lui, père d'une nombreuse famille, il a eu le courage de dérober au sommeil, chaque soir, pendant des années, plusieurs heures qui lui

auraient été pourtant si nécessaires pour réparer ses forces épuisées après une journée d'un travail pénible consacrée aux affaires municipales.

Connait-on aujourd'hui ce genre d'occupation? Aurait-on, par hasard, l'esprit moins intelligent que celui de nos pères, et le cœur moins ferme? Oublie-t-on que seuls le sacrifice et l'abnégation ennoblissent la vie et la rendent féconde? La jeunesse de notre époque, si elle écrit jamais des mémoires, n'aura-t-elle pas à ajouter, sur notre bien le plus précieux, un long chapitre intitulé: "Temps perdu", accompagné de regrets, si l'on veut, mais de regrets inutiles?

Enfin, voilà votre ambition satisfaite: votre livre a paru. Les journaux n'en ont pas encore parlé, il est vrai, mais vous vous apercevez bientôt, à la mine des gens, qu'il y a quelque chose dans l'air; n'en doutez point, le fruit de vos veilles fait son chemin et vous pesez déjà d'un grand poids sur l'opinion publique. Mais, voici que, en même temps que la gloire, vous arrive le compte de votre imprimeur, car nos libraires ici, au pays, généralement, ont assez à faire sans se charger d'éditer et de disposer à leurs frais des livres que vous voulez bien livrer à la publicité, malgré l'honnête surplus que vous seriez prêt à leur abandonner sur le produit que doit réaliser la vente de vos volumes; tout au plus consentent-ils à le vendre à commission. Si vos moyens vous permettent de solder, au comptant, la note de votre imprimeur, vous pouvez attendre tranquillement que l'édition de votre ouvrage soit écoulée pour vous indemniser de vos frais et de vos peines, sinon il faudra vous occuper à placer vous-même votre livre. S'il est de nature à intéresser la jeunesse, vous avez grande chance que le gouvernement en achète un certain nombre d'exemplaires pour être distribués en prix dans les écoles. Tant que vous n'avez affaire qu'aux bureaux publics et à une certaine classe de lecteurs sérieux, la vente va comme un

air de musique. Pourtant, cela ne rapporte pas suffisamment pour vous acquitter envers votre imprimeur: force vous est donc de vous adresser à tous les particuliers possibles et impossibles pour toucher enfin la somme nécessaire pour solder vos frais d'impression, ce qui vous met au moins l'esprit en repos et libre de songer au prochain ouvrage que vous vous proposez de publier.

Combien est enviable, comparée à la nôtre, la position de nos confrères en littérature de France et de pays de langue anglaise. La plupart d'entre eux, du moins les écrivains dont la réputation est déjà faite ou dont le nom commence à être connu, peuvent se donner à la littérature sans être continuellement distraits par des préoccupations étrangères. Ils travaillent à leurs heures, aussi longtemps que cela leur plaît, et s'en remettent, pour le reste, aux éditeurs de leurs ouvrages. Ils peuvent même, s'ils veulent perfectionner leur art, suivant le conseil de Taine, s'arracher trois ou quatre mois, tous les ans, à leurs occupations ordinaires, voyager, et se rafraîchir l'esprit par de nouvelles impressions.

On dit quelquefois: "Notre population n'encourage point les écrivains; elle ne lit pas ou lit trop peu." Ce reproche m'a toujours paru injuste, ou du moins exagéré. Considérez la France, par exemple, et le Canada français. L'échelle de la population des deux pays est de un à trente-six, au plus bas. La France compte dix à quinze villes comme Québec et Montréal; puis il y a Paris qui, à lui seul, dévore un nombre incalculable de volumes. Le marché pour l'écoulement des œuvres littéraires ou scientifiques chez les deux peuples n'est donc pas à comparer; et on s'explique pourquoi les ouvrages de maint auteur, dans l'ancienne patrie, atteignent leur centième édition en moins de temps qu'il en faut, chez nous, pour en disposer d'une seule. Et la comparaison devient tout à fait hors de proportion si nous l'envisageons au point de vue de l'encoura-

gement auquel peut s'attendre un écrivain de langue anglaise de la part de l'énorme et riche population qui parle cet idiome. Il n'est donc pas étonnant que la littérature fasse vivre les bons auteurs de ces pays, tandis qu'ici ce sont les assoiffés d'idéal qui lui conservent l'existence.

Mais, attendez ! On ne peut pas tout faire à la fois : défricher nos terres, étendre notre commerce, créer des industries, et aspirer en même temps à tous les honneurs du Parnasse. Qu'était, d'ailleurs, la littérature allemande avant les jours de Goethe et de Schiller ? Et la littérature russe, n'a-t-elle pas commencé également à faire parler d'elle il y a un siècle à peine ? Quoi qu'il puisse arriver, nous avons un riche héritage à faire valoir et l'avenir est là devant nous, entre nos mains. Les temps deviendront meilleurs avec l'accroissement de la population et la diffusion du savoir. Quand l'édifice de notre vie nationale sera solidement assis ; quand la fortune publique, aussi bien que celle des particuliers, aura mis tout le monde à l'aise (peut-être plus tôt qu'on ne pense, puisque déjà nos budgets gouvernementaux se soldent par des surplus), nous avancerons dans la voie du progrès et de la haute civilisation à une allure très vive. Nos compatriotes alors auront plus de loisirs à donner aux arts d'agrément, et les cours publics de littérature que les recteurs de nos deux universités ont eu la bonne idée de fonder, auront si bien développé chez tous le goût et l'amour des choses de l'esprit, que les écrivains, les poètes, les savants, les artistes, les journalistes même, les directeurs de revues, jusqu'aux simples chroniqueurs, qui vivront dans ce temps-là, s'en féliciteront, comme le firent sans doute les Hébreux une fois en possession de la terre promise.

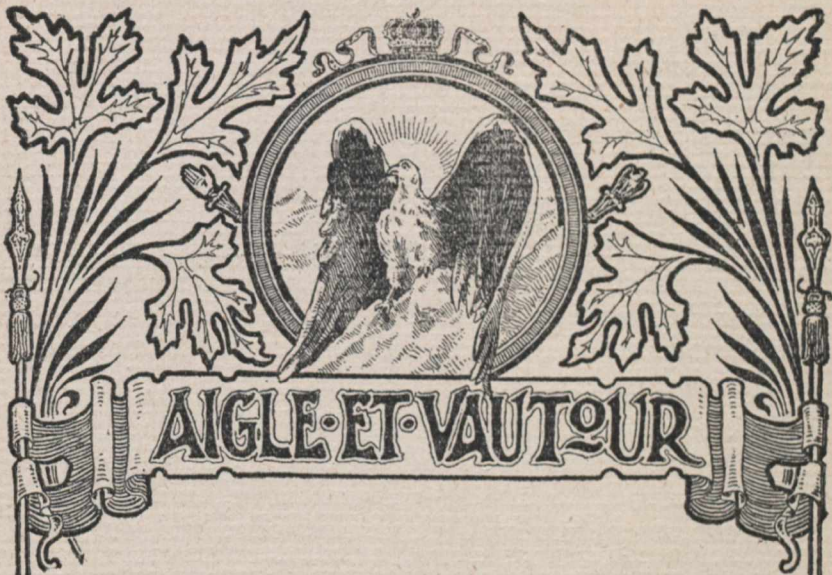
Mais, à propos, il me semble entendre le lecteur me dire : — " En effet, vous deviez écrire une chronique." Il est vrai que je n'ai pas parlé des derniers grands discours de M. Chamberlain, des complications politiques qui auront lieu

prochainement entre les grandes puissances de l'Europe, des sentiments désintéressés que nous portent les Américains. Toutes ces questions et autres éventualités sont traitées par le chroniqueur habituel de la REVUE de façon à satisfaire l'abonné le plus exigeant. J'avoue que le titre de causerie aurait peut-être ici mieux convenu que celui de chronique; mais je ne suis pas du tout archevêque de Grenade, et il est inutile d'essayer à me chagriner là-dessus. "Ma chanson, la voilà," comme dit une romance espagnole.

Alp. Gagnon.

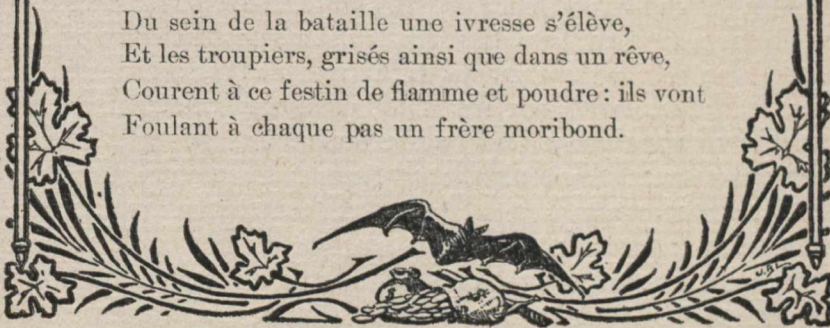
Québec, décembre 1903.





WATERLOO ! plaine, bois, mystérieux plateau,
D'un géant serez-vous piédestal ou tombeau ?
L'empereur a risqué son coup de dé suprême :
Qu'est-ce qui va sortir du ténébreux problème ?

Il est là regardant déchirer ses drapeaux,
Broyer ses escadrons sur le flanc des coteaux.
Le clairon cependant jette un écho sonore,
Les grenadiers, l'œil fixe au drapeau tricolore,
Dont la victoire a fait son plus cher gonfanon,
Avancent souriant dans le bruit du canon.
Du sein de la bataille une ivresse s'élève,
Et les troupiers, grisés ainsi que dans un rêve,
Courent à ce festin de flamme et poudre : ils vont
Foulant à chaque pas un frère moribond.



Sur ce rempart vivant, en tonnant, la mitraille
 Eclate, retombe, ouvre une effroyable entaille,
 Rompt les rangs y creusant de lugubres sillons,
 Mais ne peut arrêter l'élan des bataillons.
 Dix heures a duré cette terrible fête;
 Oui, dix heures déjà qu'en l'affreuse tempête
 Gronde, meurt et renaît un éclair foudroyant;
 Toujours les grenadiers ont été de l'avant!
 Napoléon s'enivre à ce retour de gloire.
 Il salue un nouveau sourire de victoire!
 Déjà pour Albion partent les messagers
 Annonçant de prochains et sinistres dangers.
 L'aigle redouté, l'aigle aux serres indomptables
 Qui, vingt ans, ravagea tant de nids vénérables,
 Qui des aires des vieux et rapaces corbeaux,
 Comme des nids moelleux des plus calmes oiseaux,
 Sur le monde ébahi dispersa les parcelles;
 L'aigle dont on croyait avoir brisé les ailes,
 Voilà que tout à coup d'un bond audacieux
 La Victoire le prend et le relance aux cieux!
 Il remonte, la haine en son âme attisée,
 La serre aux âpres rocs de l'exil aiguillée!
 Tremblez, vautours anglais! Devant son fier courroux
 Et sur terre et sur mer plus de succès pour vous!
 Aux bords les plus lointains vous suivront ses colères;
 Faute de butin vont se vider vos repaires.

II

A Waterloo pourtant reste un autre vautour!
 Le destin ne peut-il avoir aucun retour?
 Nathan Rothschild, les yeux pleins de fiévreuse joie,
 Est à l'écart qui veille et convoite sa proie.
 Là-bas dans le lointain le canon a grondé.
 Si c'étaient les Prussiens! oh! le beau coup de dé

Demain sur le marché de l'anglaise Ninive!
Que seulement Blücher avant la nuit arrive!
Qu'encore un peu de temps la mort de ses deux mains,
Continue à faucher dans ces sillons humains;
Qu'il tombe seulement quelque Français encore,
Et c'est du Juif Rotchild le blason qui se dore;
Ce sont millions qui, grâce aux premiers effrois,
Gonflent son escarcelle et l'égalent aux rois.
Pour toi, Nathan Rothschild, en quel large pactole
Vont se changer ces flots de sang: quel Capitole
Va te faire surgir l'ossuaire géant?
Qui sait? Napoléon pour toujours à néant,
Peut-être est-ce pour toi la force souveraine,
Pour ta race, Israel, l'auréole de reine?
Voilà pourquoi pendant qu'ardent Napoléon
Jette un suprême appel sous la voix du canon;
Pendant que souriant à la sombre rafale
S'abat sur le plateau la garde impériale;
Pendant que l'empereur en un sinistre éclair
Voit se fondre impuissants ses régiments de fer,
Quelqu'un à part tressaille et rit de la défaite.
Dans un esquif Nathan brave et vent et tempête.
Il vole en Angleterre. Au marché l'on n'entend
Que pas lugubres, sourds comme à l'enterrement.
Tout est pleurs! Pour Rothschild quelle suprême fête!
Simulant le grand deuil, en dessous il achète;
Et, quand l'empereur vogue au bruit des alcyons,
Rothschild a ramassé ses trente millions.
Sur le cercueil bien clos de l'ère militaire
L'aube a déjà blanchi de l'ère financière,
Peuples, au roc clouez l'Aigle, il est criminel!
Mais chapeau bas devant le Vautour Israël!

M. Tamisier, S. J.

Québec, décembre 1903.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

LA DERNIÈRE GERBE DE COPPÉE

JE partais en voyage lorsque le facteur m'a remis entre les mains un riche exemplaire autographié du dernier ouvrage de Coppée: les "Contes pour les jours de fête." Je l'ai lu en route, il m'a aidé à passer presque agréablement les heures de chemin de fer. La reconnaissance m'oblige donc à en parler. J'en parle.

A l'encontre de son précédent, ce livre aurait pu s'appeler: "Dans la lutte et dans la prière." Quoi, ce ne sont que des contes, me dirait-on. Oui, soit, mais des contes écrits avec une plume qui ressemble à une épée, une épée dont la poignée est en forme de croix.



FRANÇOIS COPPÉE

Ce n'est pas un auteur qui parle dans ces pages de beauté, "l'auteur est loin," m'écrivait-il dernièrement, me rappelant le mot de Pascal, "c'est un homme," un homme doué non pas d'esprit seulement, mais de cœur surtout. C'est un ex-amoureux d'actrices redevenu croyant et tâchant de ramener par l'arme invincible de ses charmes littéraires ses anciens et ses anciennes partenaires au vieux giron de la foi catholique intégrale.

Car qu'il le veuille ou non, Coppée est aux antipodes du ton prédicateur à l'usage des vertueux et je plaindrais

son auditoire s'il n'était composé que de prêtres ou de nonnes. Cet homme essentiellement parisien — lisez gouailleur — ne peut pas arriver à écrire une page de mysticisme sans y introduire tout à coup une pincée de sel gaulois ou grivois.

Dans le livre qui nous occupe, s'il n'y adresse plus de sonnet à madame Sarah Bernhardt, "Mignonne, c'est l'Avril," ou s'il ne nous y dépeint plus les attraits affriolants des écuycères en maillots rose-mauve, il dit encore des choses comme celles-ci: "Quand ayant fait des progrès, il fut autorisé par le maître à lâcher l'homme sans épiderme ni derme et à attaquer l'Apollon du Belvédère et sa Vénus pudique, il éprouva un véritable soulagement et copia avec grand plaisir ces deux divinités qui bien que dépourvues de draperies flottantes et de feuilles de vigne, avaient au moins la décence de garder leur peau."

— Et remarquez que ces lignes sont dans un conte de Noël, lequel se trouve être un vrai sermon. L'on ne saurait pousser plus loin la moquerie du vieux précepte d'Horace: *non erat his locus*.

Est-ce à dire que notre homme ne se manifeste pas un véritable prédicateur? Que non pas. Peut-être l'est-il même trop car jusqu'à présent je ne sache pas qu'aucun prêcheur se soit servi de planches anatomiques pour illustrer ses pieuses plaidoiries. Coppée est donc réellement prédicateur, mais il requiert une audience à part, dans une chapelle qui serait située pas bien loin d'un théâtre d'extravaganzas et très près d'une autre maison de rastaquouères dont j'oublie volontaire de dire le titre. Rapport que je suis très timide: chacun sait ça, comme disait Béranger.

Devant des dames ou des demoiselles qui ont caché leur vertu au fond d'un puits, devant de jeunes Lovelace blasés et blindés par l'amour, l'absinthe et le jeu, devant tous ceux qui ne croient plus et qui en souffrent, Coppée homéliste ferait merveille. Ils le connaissent et il les connaît.

Il serait en communion immédiate avec eux. Il les dompterait et saurait les ramener à Dieu.

Mais il n'en irait pas de même avec les âmes blanches. Je ne sais plus qui a comparé un jour l'auteur de "la Bonne souffrance" à l'auteur du "Parfum de Rome." Il y a un abîme qui sépare ces deux convertis. Chez Veillot, le ton souvent est grossier, brutal et malhonnête. Lisez ses diatribes contre Dupanloup. Chez Coppée, le ton ne dépasse jamais le murmure de la voix d'un mère à son enfant qui s'endort. L'un est le prosateur de tout ce qui sent l'intransigeance et l'ultramontisme exagéré. L'autre est le poète des humbles et des petits, rimailant pour se distraire, "ainsi qu'on fume une cigarette." Veillot cependant a cet avantage-ci sur Coppée. Quand il se mêle de parler des choses de l'"après" et des mystères de l'"au-delà" sans fin, je ne sais aucun moine, pas même Lacordaire qui sache voler si haut et si grand. Quand l'autre veut essayer de grimper jusque-là, ses ailes de cire se décolent et se cassent. Ce n'est pas du mystique qu'il nous sert, c'est du "mysticocandard" comme parlait feu M. Zola, de boueuse mémoire.

Vous ne me croyez pas?

Alors lisez ceci.

Il s'agit d'une confection de tableau d'église, une "Adoration de bergers à la crèche." C'est un peu long, mais tant pis, ou plutôt tant mieux vont dire quelques-uns. Taisez-vous, on cherche les modèles:

"Pour la Vierge, il n'y avait pas à hésiter. Ce fut Rose Clairon, l'ingénue des Variétés, une petite farceuse qui à dix-neuf ans, a déjà dévoré un demi-million, mais dont toute la presse vante le candide regard et l'innocente physionomie. Rose fut donc peinte en Madonne, et son protecteur actuel, Mercereul, le tripoteur d'affaires, devint grâce à sa demi calvitie et à son sourire bonasse, un saint Joseph supportable.

“Quant aux bergers, ils furent représentés par Proll d'abord qui offrait un petit agneau à l'Enfant Jésus avec un sourire ravi, comme au bon temps, quand Arton lui glissait un chèque, puis par quatre autres gaillards, qui pas plus que lui n'avaient l'air d'être disposés à écouter les anges chanter et à suivre une étoile en route à travers le firmament.

“Clémentz se mit donc à l'œuvre et travailla d'après ces singuliers modèles. Au bout de trois semaines, le tableau fut presque fini. Un seul morceau restait encore à l'état de vague indication. C'était la place ou devait être l'Enfant Jésus.

“Il arriva enfin, le petit modèle, dans les bras d'un grand-père, traînant avec peine une jambe de paralytique et qui apportait aussi la bouteille de lait et le biberon.

“Bien entendu ce n'était pas tout à fait un nouveau-né. Hélas! rien n'est plus laid que le roi de la création quand il vient au monde et pour représenter l'Enfant-Dieu, on est toujours forcé de tricher un peu. Il n'avait pas loin d'un an, le beau et robuste bébé qui, tout nu sur les genoux de son aïeul ouvrait ses grands yeux d'ivoire étonné et frottait énergiquement ses pieds mignons l'un contre l'autre.

“Oh! superbe! s'écria l'artiste. Voilà un bonhomme qui va être amusant à peindre”.

“Et il se rappelait les petits anges du Louvre, la marmaille céleste qui se culbute dans l'Assomption de Rubens et qui voltige dans celle de Murillo.

“Ce modèle-là, bien entendu, ne posait pas au même titre que les autres. Le pauvre petit ne mettait aucun amour propre à montrer ses membres potelés et son derrière à fossettes.”

Derrière à fossettes! Arrêtons-nous là, non pas pour admirer le talent d'observation de l'auteur, mais pour reconnaître la sincérité et le naturel de sa palette.

Ce qui fait le charme de Coppée en prose, c'est l'air vécu, vivant encore, qu'il nous donne dans ses récits. Il n'écrit pas, il parle, il cause avec vous avec le bec de sa plume au lieu de prononcer les mots avec ses lèvres fines. C'est là sa force, c'est là sa gloire, c'est là que nous pouvons tous puiser une délicieuse leçon de style. Quand nous écrivons, figurons-nous toujours que quelqu'un est là qui nous entend, qui nous écoute. Ne lui écrivez pas, parlez-lui, vous dis-je.

Parler au lieu d'écrire, peut-être est-ce là le secret du beau en littérature, sûrement c'est celui du charme, c'est-à-dire du succès.

Succès, formidable succès, tel est bien ce qui attend, même en Amérique, le livre des "Contes pour les jours de fête." Mais décidément, j'ai un gros reproche à asséner une fois encore à l'auteur. Ne faisant pas partie de la Société de l'Admiration Mutuelle chère au docteur Holmes, je crois devoir m'exprimer :

Sous ce titre de "Contes" pourquoi avoir inséré deux discours ultra-sérieux sur "le Devoir des jeunes", et sur "la Liberté d'enseignement?"

Convenez, poète, qu'à côté de cette "petite rosse de Rose Clairon qui montre tout ce qu'elle a," vos élucubrations apostoliques ne sont guère à leur place. Et puis, prenez-y garde. Si l'on vient à vous chanter que vos dires sont des contes et non pas des paroles, qu'aurez-vous à répondre?

Il y a le temps de rire, dit l'Ecclésiaste, et il y a aussi le temps de pleurer.

Ne mêlons pas l'un dans l'autre si nous ne voulons pas faire rire quand nous en sommes à demander l'aumône d'une larme. Bien plus que l'unité d'action, l'unité des genres est nécessaire dans tout ouvrage, même dans un livre fait de pièces et de morceaux.

Et maintenant que nous avons lu ensemble les dernières pages du maître, arrêtons-nous pour contempler l'âme

d'un homme et la possibilité pour elle de revenir toujours à la lumière et à la foi.

Voici bien des années, Coppée écrivait des vers comme ceux-ci :

Je sais une chapelle horrible et diffamée
Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu.
Depuis ce sacrilège effroyable on a dû
La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu,
Plus d'encensoir perdant son âme parfumée ;
Sous les arceaux déserts une funèbre armée
De feuilles mortes court en essaim éperdu.

Ma conscience est cette église de scandales,
Mes remords affolés bondissent sur les dalles :
Le doute d'où naissait mon orgueil me punit.

Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre
Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre
Du grand geste du Christ qui plane et qui bénit.

Et à ces strophes sanglantes et noires, tout jeune encore et tout en l'embrassant, je lui répondais par des stances comme celles-ci, que je tâchais d'écrire avec mon cœur :

Je sais un chapelle aimable et parfumée
Dans laquelle avec moi tu t'es mis à genoux.
Poète, il t'en souvient de cette fête aimée,
De ce jour de bonheur pour toi comme pour nous.

Les revois-tu les fleurs, les cierges, la fumée
Du saint encens qui monte au ciel suave et doux,
Et le Christ descendant dans ton âme affamée,
Le Christ aux bras tendus, aux pieds percés de clous ?

Ah! c'est trop t'abîmer dans le gouffre du doute,
 Jette les yeux là-haut et reviens sur ta route,
 Oui, donne cette joie à l'univers chrétien.

Devant le Dieu vivant va courber ton génie,
 Laisse là les autels d'un monde à l'agonie:
 O grand prêtre du Beau, sois l'apôtre du Bien.

L'hiver dura longtemps. En 1895, sous la forme de la souffrance, Dieu apparut au poète. La souffrance lui fut bonne. Elles s'en étaient allées les objections fadasses. Il ne me disait plus comme autrefois: "Petit, sachez que nous n'avons plus à faire avec un Jéhovah, mais avec le Bon Dieu." Il s'était mis à genoux et avait prié.

Le 2 novembre 1897, j'eus le bonheur d'aller recevoir avec lui le sacrement de l'Eucharistie. L'évolution de son âme était terminée.

La veille au soir il avait reçu les vers suivants, inédits encore. Je tiens à les citer ici parce qu'ils relatent un fait dont l'histoire de l'apologétique au XIX^e siècle aura à s'occuper:

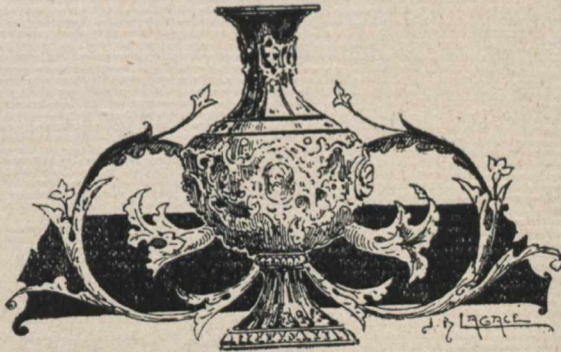
Au-dessus du nuage et de la nuit glacée,
 Voyageurs, vous montez d'un pied vaillant et sûr,
 Plus haut par le désir, plus haut par la pensée...
 Plus haut c'est l'océan de lumière et d'azur.
 Au-dessus du nuage ouvrez l'aile de l'âme.
 Ici l'ombre, là-haut le jour: point de milieu.
 Là-haut c'est le soleil qui verse vie et flamme.
 Montez jusqu'au soleil, c'est une ombre de Dieu,
 Au-dessus du soleil et de l'ombre vivante
 Vos yeux se sont ouverts sur l'abîme inconnu,
 Et sans présomption comme sans épouvante
 Vous avez appelé: Le Seigneur est venu.

Sa force vous soutient, sa paix vous environne,
Sa charité vous dit: " Je viens, mon fils, c'est moi ;
Tu souffres mais il faut souffrir *pour la couronne* ;
C'est moi qui te fis grand, je veux te faire roi. "
Oh! qu'il est doux d'aimer et qu'il est doux de croire,
De croire au Tout-Puissant et d'aimer l'Immortel.
Dieu qui vous a donné le génie et la gloire,
Vous attend au-dessus du nuage... à l'autel.

Et loin de Paris, loin de ma mère la France, loin de
" lui," je me suis rappelé tout cela en contemplant la der-
nière gerbe du poète, et j'ai cru bon de consigner ces sou-
venirs dans les pages de " la Revue française " de l'Amé-
rique, ma chère et seconde patrie.

J.-M. Lelen.

Troy, N.-Y., octobre 1903.



SOUVENIR DE PREMIER DE L'AN



ERS la Toussaint de 1899, un papier jaune, émané d'un bureau de recrutement, me signifia d'avoir à remplir, aux jour et lieu fixés, un poste vacant de soldat de deuxième classe dans un régiment d'infanterie. Ainsi voulait la loi, ainsi l'exigeait de tout jeune Français "l'amour sacré de la patrie". Je fis comme tout le monde et partis. Jeté brusquement, moi religieux, dans ce milieu si étrange, j'allais, le cœur gros, encore ému par tant d'adieux et quelque peu inquiet de ce qui m'attendait, sans partager l'échauffement des "bleus" qui cherchaient à s'étourdir dans une exaltation factice. J'étais relégué à l'extrémité du pays, loin de tous les miens, dans un coin perdu des Vosges; contrée, gens, tout — fromage excepté — m'était inconnu; mais je comptais sur la Providence du bon Dieu qui dirige parfois la main d'un gratte-papier comme l'esprit retors d'un ministre.

Et vraiment, l'on m'avait bien casé: au fond d'une vallée quasi rectangulaire, dominée par d'imposants massifs qui l'enserrent de toutes parts, s'allongeait, contigue à son lac, la petite ville de garnison; dans la vallée, sur les pentes, de jolies villas, semées dans un charmant péle-

mêle. Ces poétiques demeures abritent durant l'été un monde élégant qui vient restaurer dans cet air pur, des poumons fatigués par les miasmes des grands centres ou seulement promener sur ces montagnes une humeur vagabonde. C'est quatre mois durant une ville coquette et pleine d'entrain : sur les pics découverts, sur les rochers, au pied des cascades, dans les bois les plus profonds, dans



Un papier jaune, émané d'un bureau de recrutement.

les vallons les plus retirés, en quête de grandiose, de gracieux, de pittoresque ou de sauvage, partout des curieux. D'autres s'en vont au train d'équipages rapides explorer les points éloignés et des barques légères, fendant les eaux du lac, promènent d'un bord à l'autre une heureuse oisiveté. Mais quand l'essaim animé des touristes a fui devant les pluies d'automne, alors vient le calme et la solitude, et ce

n'est plus, pendant les longs mois d'un hiver rigoureux qu'un gros bourg maussade, assis tristement près d'un étang gelé. La montagne est belle encore pourtant, et souvent, le soir, j'ai contemplé les longues aiguilles de cristal qui tombaient brillantes, au clair de lune, de chaque branche de sapin cependant que des nuages chassés par le vent l'ombre courait sur les champs de neige comme une

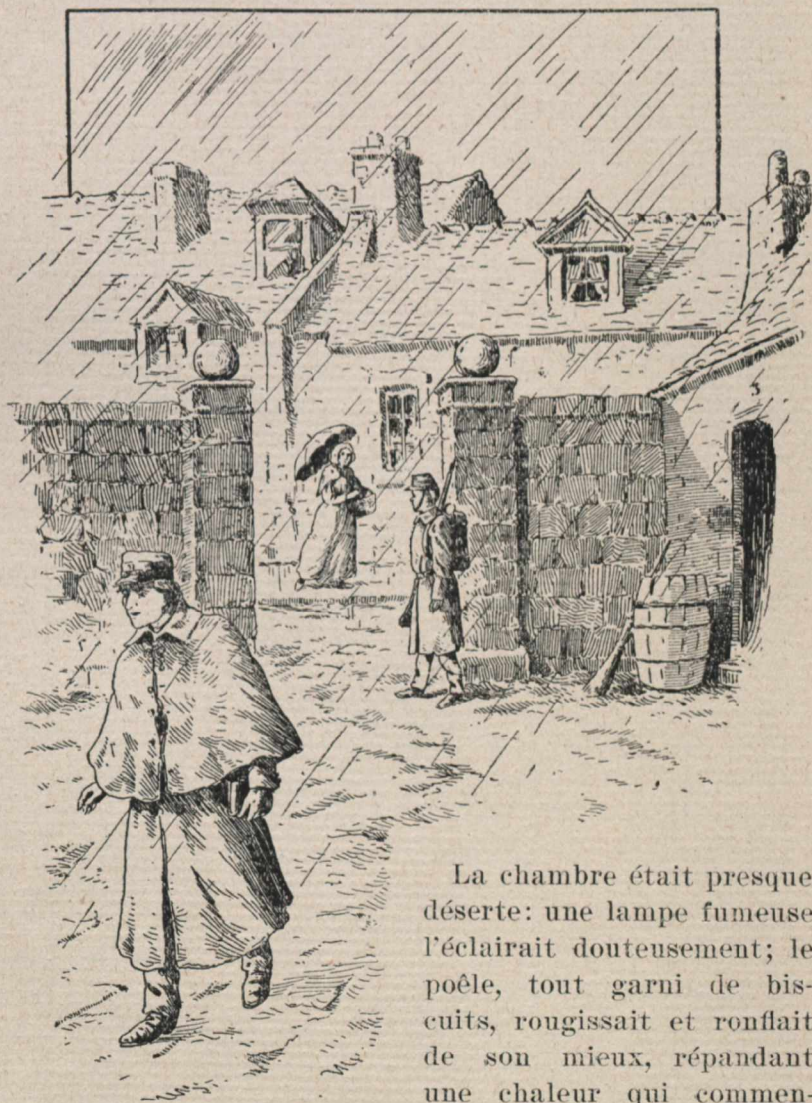
meute de chiens énormes. Que de fois le spectacle de cette admirable nature m'a touché et fortifié! Que de fois j'ai repris plus content le sac parce que j'avais vu Dieu dans quelque nouvelle merveille!

Mais surtout que de braves cœurs j'ai trouvés-là; avant que de me nommer, j'étais leur ami; avant que de leur dire d'où je venais, ils m'avaient tout donné: je partageais leur affection, leur confiance, leur logis et leur table. J'allais chercher près d'eux force et courage et j'oubliais, à les entretenir, toute la misère d'une journée bien longue. Soyez bénis, vous tous qui m'avez tant aidé et que Dieu vous conduise, vous qui m'avez guidé.

Les premières semaines s'écoulèrent dans l'apprentissage du métier militaire, apprentissage plutôt rude malgré les surprises parfois comiques d'une vie si nouvelle. Il fallait se faire à tout, aux gros souliers pesants qui alourdissent le pas, au sac dont les courroies meurtrissent les épaules, aux manœuvres diverses, aux théories souvent agrémentées par les braillements d'un adjudant pris d'absinthe et dont les fureurs alcooliques avaient pour invariable effet d'exciter chez les gradés subalternes une vraie tempête d'injures et d'apostrophes saugrenues que supportaient, immobiles et ahuris, les pauvres bleus. Que j'en ai vu pleurer pour qui la réalité brutale différait trop des rêves d'antan!

Ainsi fût-il jusqu'au dimanche 31 décembre 1899. J'avais passé tranquillement la journée, réchauffant au contact du prêtre mon âme sacerdotale. Dans ces heures intimes, oubliant les tristesses du présent, je m'élevais au-dessus du cloaque où j'allais bientôt me replonger. Sur le soir, l'orage, phénomène bien rare en cette saison, menaçait; le tonnerre grondait depuis quelque temps, il fallut se séparer. Liés dans une étreinte fraternelle, le vicaire et moi, nous échangeâmes des vœux sincères de bonne année; sur le seuil je lui serrais une dernière fois la main, un grand

éclair nous enveloppa; je courus, et à peine avais-je franchi la grille du quartier que la pluie commençait à tomber.



La chambre était presque déserte: une lampe fumeuse l'éclairait douteusement; le poêle, tout garni de biscuits, rougissait et ronflait de son mieux, répandant une chaleur qui commençait à devenir trop forte. Les camarades étaient sortis: désireux de bien "arroser" la vieille année, ils al-

laient depuis des heures d'une table à l'autre entassant les consommations les plus diverses et demandaient sans doute en ce moment leur dernière goutte où leur dernière choppe. Un seul était resté, brave garçon n'ayant en poche sou qui vaille pour payer "sa tournée" et qui cherchait dans le sommeil un passe-temps qu'il ne pouvait demander au plaisir.

Je rangeais mes effets et m'emparais prestement de la position horizontale. Comme le soldat aime son lit! parti, c'est tout ce qu'il regrettera de la vie militaire. Avec quelle nonchalance il s'en arrache, le matin, malgré les sonneries répétées du clairon et la voix rauque du caporal qui crie de dessous ses draps: "debout, là-dedans"; et aux heures de repos quelle volupté que de s'y étendre et de contempler en jasant les spirales bleues de la cigarette qui se consume lentement!

J'avais pour lors d'autres pensées en tête: en cette fin d'année j'éprouvais le besoin de recueillir un à un dans le secret du cœur, tous les bienfaits reçus du Père qui est aux cieux et de lui en rendre au moins quelque reconnaissance. Je ne suivis pas longtemps le cours paisible de mes méditations: les camarades rentraient, se bousculant et se tenant l'un l'autre; leur démarche, leurs cris, leurs gestes laissaient deviner leur état intérieur; mais rafraîchis par une pluie battante, ils observèrent un calme relatif pendant les deux ou trois minutes qui nous séparaient de l'appel. Le sergent passé, plus de retenue. La chaleur de la chambre développait puissamment les vapeurs de tant de liquides si mêlés; la lumière faisait mal à ces yeux avinés et vingt fois rallumée, la lampe ne leur prêtait qu'un concours intermittent. Quelques-uns réussirent à se coucher sans trop de peine; d'autres y mirent plus de temps; enfin, après maintes tentatives restées vaines, jurant, tempêtant, roulant par côté, tous finirent pas s'entendre, qui dessus, qui dessous ses couvertures. Une dernière fois, le

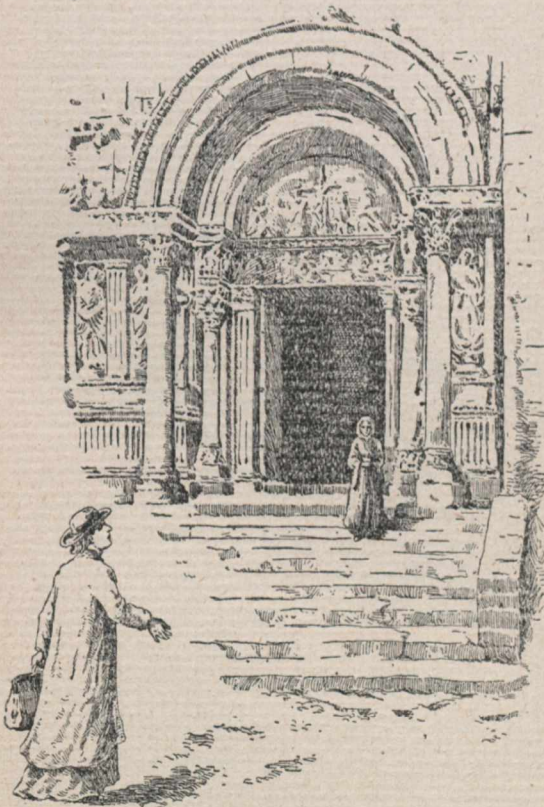
plus solide d'entre eux souffla la lampe sans la casser, — mais ce n'était pas encore le repos.

Déjà l'un se plaignait de douleurs internes, un autre sortait précipitamment, non sans se heurter violemment aux cloisons et aux portes; deux voisins se prenaient de que-

relle, un troisième se tordait dans une crise nerveuse, un autre grinçait des dents; plusieurs couraient aux fenêtres se débarrasser d'un trop plein encombrant. De grands éclairs illuminaient par instants ces faces d'ivrognes, et d'immondes blasphèmes faisaient écho aux éclats plus rapprochés du tonnerre.

L'orage crevait sur nous et la pluie tombait dru sur le toit des barraquements, la bourrasque était loin de cesser, le tumulte intérieur finit par s'apaiser et déjà l'on n'entendait plus que la respiration bruyan-

te d'un sommeil lourd... quand deux individus vinrent d'une chambre voisine, et, commençant par le caporal, renversèrent à terre lits et dormeurs. J'attendais mon tour et mesurais de l'œil l'espace qui me séparait du plancher. Arrivés devant moi, le premier dit à l'autre: c'est le



Pour me rendre à la messe.

curé; — laisse-le, répondit celui-ci; et ils passèrent continuant leur besogne. Alors chacun de se mettre sur pied, de ramasser planches, paille, matelas et couvertures et de reconstituer laborieusement ce qui était son lit. Quelle scène, grand Dieu! quels cris, quels abrutis! Sans être autrement inquiété, je restais coi entre mes draps et tout en égrenant mon chapelet, je faisais mille réflexions sur les beaux effets du vice que j'avais devant les yeux et sur l'agrément que l'on doit prendre à s'amuser. Le calme enfin rétabli, un pauvre caporal qui avait le vin triste arriva pleurant conter au nôtre ses déboires et fut longtemps à se lamenter pitoyablement. Cette musique lugubre finit par m'endormir; la dernière heure de l'année s'avancé et la violence de la tempête commençait à décroître.

Au matin du premier janvier 1900, quand les cris répétés de "vive la fuite" répondaient aux airs joyeux de la fanfare qui saluaient le nouvel an, je sortais du quartier pour me rendre à la messe. La rue était déserte, l'air doux comme au printemps; la nature frémissait encore de la violente secousse de la nuit, les grands sapins agitaient leurs longues têtes noires, tout haletantes de l'effort si longtemps soutenu; seuls, quelques flocons légers allaient lentement de par le ciel, et sur cet apaisement qui se faisait le soleil commençait à poindre. Cette scène tranquille après ce grand bouleversement me rappela l'Eglise toujours jeune sur tant de ruines, toujours debout après tant de combats, et brillante et radieuse plus que n'était ce tardif soleil de janvier. J'en rapprochais l'orgie de la nuit, peinture trop exacte d'un siècle sans foi ni mœurs, et sur laquelle se levait enfin cette belle aurore. J'y vis pour l'Eglise l'espérance de nouveaux triomphes sur les vices et l'impiété régnante; au risque de me rencontrer avec l'empereur de Prusse, je marquais là le terme des deux âges, et, pénétrant dans le temple, je saluais le Roi du nouveau siècle.

Québec, décembre 1903.

Missionnaire.

LES ETRENNES



LES étrennes distribuées viennent de nous révéler un nouveau *krach*, celui des poupées.

Les petites filles n'aiment plus, ou du moins, aiment moins les poupées. De récentes statistiques nous enseignent que la vente de ces "bébés d'attente", subit une diminution et ce goût charmant, si tendre, si féminin tend à décroître. Cela m'attriste.

Cela m'attriste d'autant plus que j'ai pu juger par moi-même de ce détachement presque inconscient, certainement pas voulu, pas "soufflé", comme il arrive parfois par l'indiscrète intervention d'une amie plus grande ou d'une compagne moins naïve. Sur trois petites filles que je connais bien, deux laissent presque sans soins leurs "filles" dormir au fond de leurs berceaux, et celle qui s'en occupe le plus consacre, à la sienne, quelques heures au plus par semaine.

C'est dans le temps, c'est un "microbe" qui passe avec l'air qu'on respire, c'est involontaire et, partant, inquiétant d'autant plus.

J'ai cherché — et d'autres avec moi — les raisons de ce détachement: les uns assurent que la décadence de nos mœurs politiques et sociales en est cause; d'autres incriminent l'égoïsme individuel et l'abaissement des sentiments de famille, tout cela est bien grave et peut-être un peu pédant.

Je crois moi, tout simplement, que nos petites filles

n'aiment plus leurs poupées, parce que nous les leur donnons trop belles.

Eh! oui; la poupée actuelle, parlante, marchante, avec de vrais cheveux, des yeux qui s'ouvrent et se ferment et, par-dessus le marché, richement, presque ridiculement habillée, ne plaît pas, parce qu'elle est trop faite pour plaire. *Elle ne laisse plus rien à imaginer.*



Bébé Corse du temps de Napoléon Bonaparte.

Et c'est avec son imagination surtout que l'enfant joue.

Les quatre chaises formant successivement les murs et les portes d'une maison, un cheval, une voiture, une boutique ou un théâtre sont tout le décor qui convient à l'enfant, parce qu'il peut toujours y ajouter son rêve, et qu'aucune réalité, — si merveilleuse soit-elle, — n'est comparable au rêve de l'homme, surtout à celui de l'enfant.

De même que les plus belles féeries de Shakespeare n'ont pu être égalées, matériellement, parce que le décor était constitué par un écriteau indiquant: "ceci est un palais, ceci est une forêt ou la mer;" de même la réalité ne doit pas être serrée de près dans l'objet destiné à amuser les petits. Il a besoin de se servir de son pouvoir imagitatif, d'en user comme d'un vernis, une palette pour modifier l'aspect des choses. Si ce que vous lui présentez défend *le plus*, si surtout c'est un bibelot fragile, dont la richesse et le prix impose le respect et dont les parents ont dit: "Que c'était dommage de donner ça à un enfant pour le briser;" l'enfant, d'abord, rem-



Bébé Lorrain du temps de Jeanne d'Arc.

pli d'enthousiasme et saisi d'un saint respect, comme un fétichiste devant son idole, laissera, après la première émotion passée, l'idole dans sa niche.

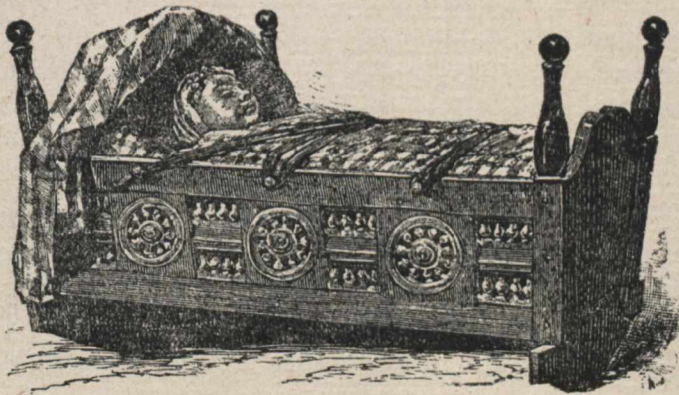
Je me souviens de ma mère, me racontant que, dans son enfance, elle faisait des poupées avec des chiffons. On prend une pierre, on l'enveloppe d'un linge, et cela forme la tête; on simule les bras avec quelques torsions de l'étoffe nouée d'une ficelle, et voilà une poupée. Même avec deux traits d'encre, on peut figurer la figure, et alors la " fille " est tout à fait parfaite.

Eh bien! cette poupée créée par elle, vraiment sa *chose* et son bien, plaisait infiniment mieux à cette enfant que les " élégantes " à falbalas, proposées à la tendresse des nôtres.

On raffine trop sur tout et c'est le secret de tous nos goûts. Et puis, quels singuliers jouets l'ingéniosité de cette fin d'année a offerts à nos chéris! Boulaine, les Humbert, que sais-je! Une amie, retour de Paris, affirme avoir vu une boîte de jeu qui représentait une expulsion de religieuses, avec les gendarmes, les commissaires de police, les manifestants et les sœurs, un mouchoir sur les yeux.

Je crois qu'après cela, on peut tirer l'échelle.

Juliette.



Ancien berceau Breton.

LES ENFANTS — LES VIEILLARDS



'ETAIT en 1896; je passais quelques jours dans le village où je suis née. On m'y apprit la triste fin d'un vieillard que je me rappelai comme ami intime de ma famille quand nous vivions là.

Un soir, on avait entendu de sa chambre un bruit lourd, comme la chute d'un corps. On ne s'en troubla guère. Plus tard quand l'idée vint de monter à l'appartement supérieur, qu'occupait le malheureux, on le trouva gisant inanimé à quelques pas de son fauteuil, près de son lit, que la mort ne lui avait pas permis d'atteindre: son cœur ne battait plus.

Cet homme vivait chez un fils, qu'un honnête négoce avait placé dans une position avantageuse. Depuis de longues années déjà, comme tous ceux qui ont eu à peiner durement pour élever une nombreuse famille, l'aïeul n'était plus très bien. La santé, usée par les rudes labeurs d'un métier ingrat, l'abandonnait tout à fait. Le fils ne s'en inquiétait pas; la bru moins encore. S'il pouvait quitter sa chambre pour descendre à l'heure du repas à la table commune, il avait sa part; on le servait. Dans le cas contraire, il s'en passait.

Un jour, deux jours se sont souvent écoulés sans qu'on le vît paraître. Y songeait-on? Pas le moins du monde. Quand le bonhomme, recouvrant quelques forces, ou poussé plutôt par le besoin de prendre quelque nourriture, parvenait à se traîner à l'escalier, à s'y glisser en s'appuyant

péniblement à la rampe, s'arrêtant à chaque marche pour reprendre haleine, la table servie, il touchait aux plats; — hélas! mets peu propres à son estomac affaibli, fatigué par un long jeûne...

.....
Je m'étonnai devant quelques gens de l'endroit de la manière que ce fils assez en vue avait traité son vieux père, de son peu d'égards envers lui, de ce qu'il l'avait laissé manquer de soins urgents, de ce qu'il ne s'était pas trouvé là pour lui fermer les yeux, pour recevoir sa dernière bénédiction, son dernier soupir.

“ Mademoiselle, — me dit un solide travailleur sans instruction, mais dont j'ai admiré toujours l'esprit de justesse et de raisonnement, — Mademoiselle, — et je cite ses propres paroles, — il est des dettes qui *traînent* longtemps, elles se doivent payer tout de même. Ce vieillard, que la tombe vient de prendre, je l'ai vu, il y a trente à quarante ans, je l'ai vu jeune et fort, alerte et beau; il blasphémait son père brisé par les ans, il rudoyait sa vieille mère, à laquelle le grand âge avait enlevé la raison, et ce, avec moins de pitié qu'on ose traiter un chien. Vous le voyez, rien ne se perd ici-bas.”

.....
Depuis, j'ai vu beaucoup de ces tristesses. J'ai été témoin ou confidente de scènes du genre, révoltantes pour l'indifférent même, et je crois vraiment avec mon interlocuteur, que la main divine s'appesantit tôt ou tard sur le misérable qui méprise ses vieux parents, pour quelque orgueilleuse ou sottise raison que ce soit! ou parce qu'ils sont restés humbles et simples, ou parce qu'ils sont devenus incapables, infirmes. Je crois que cet homme, à quelque condition qu'il appartienne, contracte envers la loi de la nature une *dette* immense, et il est juste que ses propres enfants la lui fassent *payer*, par autant de malveillances et d'indignités!

Les paroles d'un brave homme ont donc ouvert tout un horizon à mon esprit étonné, — horizon vers lequel je prierai les mères de diriger aussi leurs regards. Elles sont les éducatrices de jeunes âmes dont l'avenir entier dépend d'elles; — dont elles ont à répondre, d'abord devant la Société qui ne sait pardonner, — puis devant Dieu qui sait peser et juger.

* * *

L'année dernière, dans une conférence sur Madame Bonaparte, conférence donnée aux dames bienfaitrices de l'Institution des Sourdes-Muettes, j'ai essayé de prouver que l'axiome déjà modifié dans " telle mère, tel fils " pouvait encore s'appliquer à " tel fils, telle mère ". J'ai dit qu'un grand homme chrétien, énergique, dévoué ne pouvait avoir eu pour mère qu'une grande femme chrétienne, énergique, dévouée. Napoléon à l'école de sa mère ferait un tableau digne d'orner plus d'un foyer: l'artiste, qui pourrait reproduire la triste scène d'un vieillard délaissé au milieu des siens, devrait-il accrocher sa toile au trumeau du même mur? Oui; l'un est le pendant de l'autre, et pour la même raison encore: " tel père, tel fils; telle mère, telle...; tel fils, tel...; " etc., etc.; et *vice versa* toujours.

C'est en cercle que marchent les hommes: les enfants dépendent de leurs parents, les parents, — à peu d'exceptions près, — dépendront de leurs enfants: " *il est des dettes qui traînent, mais qui se doivent payer tout de même!* "

Le programme de l'éducation de famille prend ici des développements étranges: il pèse comme un joug sur les mères conscientes ou aveugles, et — sans dépit, croyez bien, — je bénis le ciel d'avoir voulu que mes faibles épaules n'en fussent point menacées.

On se détourne de l'enfant mal élevé; notre premier mouvement même serait de le souffleter: — ne serait-il pas plus juste d'aller rougir la joue de celle que Dieu a

constituée éducatrice de cette frêle créature, irresponsable, tout compte fait?...

Ne nous y trompons point: "la pensée se manifeste dès le premier moment de l'existence par le Sentiment et la Sensation," nous enseigne la Logique. Eh bien! c'est presque à cette heure même que doit commencer la grande œuvre de l'éducation: — "l'enfant est une cire molle prenant l'empreinte des doigts qui la touchent."

J'étais à table d'hôte; en face de moi une jeune femme avait à ses côtés une fillette de deux ans. Nous étions au potage; il y avait tout près une salière dont l'enfant aurait voulu se servir. La mère l'en empêcha plusieurs fois; mais profitant d'un moment où l'attention de la jeune femme était toute aux propos d'un voisin galant, la petite répandit le contenu entier de la salière dans son potage! Puis elle voulait le manger quand même! Pleurs et colères, prises avec la maman à chaque cuillerée. La scène durait depuis dix minutes et chacun était sur ses nerfs quand une vieille demoiselle hasarda:

— Mais *tapez-lui* donc les doigts, madame!

— Oh, non! reprit vivement la mère; ce serait pis alors, et je ne pourrais plus en venir à bout!"

Ne plus en venir à bout! Et quand l'enfant aura dix ans, quinze ans, vingt ans!

Oh! il est vrai que toutes les demoiselles de vingt ans ne sont pas des modèles achevés de la soumission filiale; beaucoup sont encore des enfants, des enfants fort peu pliables, — dont *on ne peut venir à bout!*

Un jour, j'entrai chez une amie. D'une garde-robe s'échappait un bruit épouvantable. La porte céda, un bambin de cinq ans en sortit, furieux; et, apercevant sur la table un verre rempli d'eau, il en lança le contenu à la figure de sa mère: *elle ne pouvait en venir à bout.*

Une autre fois, j'entendis un garçon de dix-huit ans, un *filz de famille*, envoyer sa mère — *chez le diable!*

J'aurais écrasé le malheureux. La pauvre femme éclata en sanglots: il était trop tard *pour en venir à bout*.

Ne *plus venir à bout des enfants!* Voilà bien une expression qu'on ne devrait plus rencontrer dans le vocabulaire de la mère de famille, de la mère énergique, sachant, dès le début, prendre son rôle à cœur.

.....

.....

Depuis un certain temps, la cause de l'instruction agite les esprits, et en haut lieu on crie à la réforme.

Aux fêtes de Québec, l'été dernier, l'honorable M. Chapais a demandé "le relèvement national par l'instruction." On voit depuis des hommes distingués consacrer beaucoup de leur belle intelligence et de leur vigueur remarquable à la même cause. Certes! des réformes s'imposent au programme de l'instruction, de l'instruction primaire surtout, et je serais parmi les premiers membres du corps enseignant qui y applaudiront.

Mais en même temps et plus urgente peut-être se présente la cause de l'éducation, qui est toute autre que celle de l'instruction, sur laquelle on a parlé et écrit beaucoup déjà, mais dont le dernier mot est loin d'être dit.

L'éducation est une question *reine*; elle prime toutes les autres, intéressent toutes les classes, car "les grandeurs comme les décadences se tiennent et s'appellent dans la vie des familles aussi bien que dans celle des peuples." Si l'instruction développe l'intelligence, étend les connaissances, "l'éducation nous élève au-dessus du niveau humiliant des sens et de la matière. Mais quand des enfants sont laissés à eux-mêmes, l'heure de la décadence sonne en même temps pour eux, et on les voit descendre lentement à la ruine" (1); ruine intellectuelle d'abord, puis ruine mo-

(1) Imitation.

rale, et, comme suite inévitable, ruine physique dans la plupart des cas.

Il a paru l'automne dernier, dans un de nos grands journaux quotidiens, un article très important, ayant pour titre: "*L'éducation de nos filles.*" L'auteur, très éclairée sur la question, n'a pas eu tort peut-être de s'abriter derrière un nom de plume; tant de foudres lui seraient tombées dessus! Mais "*un auteur*" est toujours louable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pu, afin d'inspirer de l'éloignement pour les choses qu'il condamne.

Permettez-moi de vous citer quelques passages de cet écrit, — passages à prendre ou à laisser — *ad libitum*.

C'est le portrait de la jeune fille *fin-de-siècle* ou *nouveau-siècle*. Heureusement qu'il y a à côté une phalange de jeunes filles gentilles, sages, pieuses, faisant l'ornement et la joie de familles, droites et dignes comme l'admiration, la consolation de personnes qui se dépensent à la cause de la jeunesse.

"Aujourd'hui, la jeune fille ne croit avoir d'intelligence que si elle parle comme un gamin. Le garçon, lui, est resté, — je pourrais dire, — *timide*; il rougit en quelque sorte des boutades et de la désinvolture de sa compagne: il n'en ferait pas autant. Mais elle! allons donc! rien ne l'arrête. Elle apostrophe, crie, interrompt, bouscule, sans respect pour la dignité des autres ni pour la sienne.

"Comme elle est gaie et dissipée!" remarquent les bonnes âmes.

"Quelle petite insolente plutôt!

.....
 "Ne me dites pas, — continue l'auteur, — qu'il en avait été ainsi avec les mamans. Ah non! nos mères ne nous ont point ainsi élevées. Mais avec la brise d'indépendance déplorable qui a soufflé sur notre nouveau siècle, tout s'est bouleversé, tout s'est renversé! et la sollicitude maternelle menace de changer de nom.

“ La fillette grandit: elle a douze ans, *quinze* ans! ce n'est plus une enfant! Elle veut sortir; — elle sort.

“ Et *mademoiselle* a ses jours de théâtre, ses heures de promenade dans l'*Ouest*, — coïncidant singulièrement avec les heures où sortent les élèves de certains collèges, de certaines universités; — elle a ses livres de lecture, son “skating rink,” et, ce qui est tout à fait nouveau, depuis l'an dernier surtout, elle a encore ses parties de glissoire!

“ Ses jours de théâtre!

“ Pourquoi envoyer des enfants au théâtre? Si inoffensives que soient les représentations régulièrement données, sont-elles faites pour des enfants?

“ Lesquelles ne contiennent pas quelque grivoiserie choquante toujours pour les mœurs? Bien des fois, la jeune fille ou le garçon n'y comprennent rien, soit; mais s'ils comprennent, c'est un malheur.

“ Il faut y entrer dans les meilleurs des nombreux théâtres à Montréal pour se convaincre que ce ne sont pas là des écoles pour les garçonnets comme pour les fillettes qui y vont prendre des idées romanesques et folles, quand elles ne perdent pas la tête pour les personnages grimés qui évoluent sous leurs yeux.

“ Ensuite, — et c'est toujours l'auteur qui parle, — on ne surveille pas assez les lectures de ces jeunes intelligences, devant lesquelles le théâtre ouvre savamment des horizons inconnus et pleins de promesses. Plusieurs de nos grandes institutions ont des bibliothèques ouvertes qui n'ont certainement rien de méchant pour la jeunesse; mais, où se procure-t-on des livres dont les titres seuls font monter la rougeur au front? Les mères de famille ont sur la table de leur boudoir des volumes infâmes; elles en conservent sur les rayons d'une bibliothèque particulière mais très en vue, et il a été porté à ma connaissance qu'un groupe de jeunes filles, dont j'ai les noms sur les lèvres, font circuler entre elles des pages terribles pour l'innocence et la pudeur.

“Malheur aux âmes dépravées qui jettent cette pâture aux imaginations ardentes! Et les enfants — auraient-ils seize ans, — qui n’ont ni assez d’éducation, ni assez de religion, pour se garder de ces dangers, laissent peu à espérer de la génération qui les suivra.”

Etc., etc., etc.

.....
 Voilà pour la fille! Et pour le fils? Ecoutez cette page d’une des admirables conférences du R. P. Van Tricht, et dont les remarques peignent d’assez près beaucoup des jeunes gens de notre pays.

“De nos jours, élever un enfant, c’est le laver correctement et à temps, lui changer son linge, c’est le bien nourrir et le tenir sec et chaud, c’est lui apprendre l’escrime et la danse, la gymnastique et l’équitation, c’est lui faire faire ses classes de grec et de latin, d’allemand et d’anglais, c’est lui faire faire son droit entre les loges du théâtre et les tables de baccarat. Et après, revêtu de ses diplômes, les portes des salons grandes ouvertes, on le présente à la société: “Monsieur mon fils.” Et regardez la mère: elle est fière de ce garçon-là! Mais l’âme, grand Dieu, l’âme, qu’en avez-vous fait!

“Et l’on s’étonne alors de ne plus trouver d’hommes, de ne plus trouver de caractères. Et l’on s’étonne de voir ces volontés sans nerf, ces volontés flottantes et molles comme une charpie, au premier souffle du désir tomber et rester là, couchées dans le mépris!

“Est-ce que vous croyez que c’est le latin qui va les sauver, ou le grec, ou l’escrime? Après, pour parachever ce bel œuvre, voici la littérature contemporaine qui arrive à la rescousse, avec ses passions fatales, et ces saphos invincibles, pleine de tendresse et de pitié pour toutes les hontes, avec cette belle devise et ce cri des lâches: “C’était plus fort que moi!”

.....

“ Elevez donc vos enfants à savoir se vaincre, et, pour cela, dressez-les au devoir par le sacrifice sanglant du désir.

.....
 “ Dressez vos fils comme on dresse le soldat, formez-les à la force, à l’obéissance, au devoir, à l’honneur, à la vertu; faites-en des hommes sachant se commander et se vaincre.

“ Sils font bien, récompensez-les.

“ Sils font mal, châtiez-les. C’est justice!

.....
 “ Ah! les tendres et aimantes leçons d’une mère, ah! les leçons vénérées d’un père... comme elles façonnent les âmes... Et cela ne s’oublie pas... Elles vivent, elles vivent, et lorsque va dans le monde, seul maintenant, le fils de tant d’amour, du fond des bien-aimés cercueils qu’il laisse derrière lui, vibrante encore, retentit à son oreille la voix des chers morts: “ Va droit, mon fils, sois digne de nous! Ne nous fais pas rougir dans nos tombes.”

.....
 Qu’elle est donc importante, — laissez-moi le répéter, — qu’elle est donc importante la mission que Dieu a attachée sur le cœur de la femme chrétienne! Et si j’osais, j’ajouterais: la mère de famille n’a pas seulement, comme le prêtre, la responsabilité d’âmes, mais elle a encore la responsabilité des générations. Aujourd’hui, — selon une expression en cours, — certains ne *voient* pas leurs enfants: ils se *verront* dans eux plus tard: les enfants seront ce que les parents les auront faits, — et Dieu veuille qu’alors ces derniers n’aient qu’à s’en féliciter...

.....
 M. René Doumic, l’éminent critique que nous avons eu le plaisir d’entendre à Montréal, en 1898, — et dont peu d’auteurs européens n’ont à se plaindre, à tort ou à raison, — définit, dans Paul Bourget d’abord, le *normalien* — partant la *normalienne*. Il dit du grand romancier mondain:

“ Il n’a jamais pu se débarrasser de certaines habitudes d’écoles et d’un tour d’esprit de professeur. Il a des insis- tances fatigantes; il n’aborde pas un sujet que ce ne lui soit un besoin de tout dire et d’épuiser la question: . . . ”

Puis biographiant Jules Lemaitre, il continue sur le même sujet:

“ M. Jules Lemaitre a été professeur; il a enseigné, il a fait la classe. Je dirais que cela se voit surtout au soin qu’il a pris, — dans ses premiers articles, — pour ne pas le laisser voir. Non que le métier ait rien en soi de désho- norant; mais il marque mal auprès de *certaines personnes qui reprochent* aux professeurs d’être pédants par goût, et dogmatiques par devoir. . . ”

Je me trouverais fort heureuse en compagnie des Le- maitre et des Bourget; néanmoins, je ne voudrais pas que mon titre de “ graduée de l’Ecole normale ” et mon *tour d’esprit de professeur* me fissent paraître ou *pédante* ou *dog- matique*, qu’encore les lecteurs me crussent *un besoin de tout dire et d’épuiser* cette *question* de père à fils, de fils à père, ou de mère à fille, de fille à mère. Je m’arrêterai ici dans mes remarques, — et je me résume.

* * *

Vous rappelez-vous le regretté, le bon abbé Flavien Mar- tineau, Sulpicien?

Vous rappelez-vous cet homme étonnant les uns et les autres par la vivacité, la clarté, l’aplomb de ses enseigne- ments et de ses leçons? Le voyez-vous dans sa chaire de Notre-Dame? Notre-Dame qu’il a tant aimée! . . . Le **voyez-** vous, vigoureux et fort en sa parole comme en sa *pensée*, jetant au milieu de la foule, toujours nombreuse et pressée pour l’entendre, ces remarques si bien visées, marquées au coin de la plus fine observation, de la perspicacité la plus éclairée? Quelquefois, on lui a reproché sa chaleur d’action, de ne point ménager suffisamment son monde. Et pour-

quoi l'aurait-il fait, je vous prie? N'était-il pas là expressément pour nous reprendre et nous instruire? Et, si, par instants, il portait une main un peu ferme sur nos défauts, nos travers, n'avions-nous pas besoin d'en être aussi vertement tancés?

— Ah! je le vois encore, moi enfant, en sa taille haute, majestueuse, noble, déplorant avec sa facilité presque unique d'expressions, les écarts du XIXe siècle s'éteignant comme les promesses du XXe, arrivant.

Je le vois, fustigeant de sa voix vibrante, sans merci et sans freins, — c'est vrai, — la désinvolture effrénée de la société, l'anéantissement de ce qu'il y a de meilleur dans un peuple, et, je le redis, la déchéance de ce peuple dans ses bases mêmes: le manque de respect envers les parents comme la sollicitude mal dirigée de beaucoup de ceux-ci envers les enfants.

Que n'a-t-il pas dit sur ce sujet, chaque fois qu'il l'a abordé, le vénérable abbé! Comment ne s'est-il pas laissé emporter par l'éloquence de son dévouement à cette cause, intarissable toujours en sa verve pétillante, en ses nombreux traits frappants d'exemple. Il a vu des auditoires restés suspendus à sa phrase enlevante de prédicateur et d'orateur à la fois; il a vu des masses saisies, émues sous l'ampleur, le charme de son merveilleux talent!

.....

La famille! oui, c'est le noyau d'où sortent vraiment toutes les gloires ou toutes les bassesses d'une nation. La famille! oui, elle n'est grande et puissante, elle n'enfante des prodiges de valeur et de vertu, qu'en autant que ses membres sont liés entre eux par un amour descendant et montant des parents aux enfants, des enfants aux parents! Amour qui inspire le respect, la distinction des rangs; amour commandé par une toute-puissance de sagesse qui a présidé à tout ici-bas!

“ J’ai souvent compris, — dit Lamartine, — qu’on voulût étendre la famille, mais la détruire! . . . C’est un blasphème contre la nature, une impiété contre le cœur humain . . . Heureux celui que Dieu a fait naître d’une bonne et sainte famille! ”

Et qu’il doit être malheureux celui auquel l’on n’a pas inculqué cet amour filial, le premier de tous les amours, après l’amour de Dieu! Qu’il est malheureux celui que l’on a élevé pour en faire un ingrat!

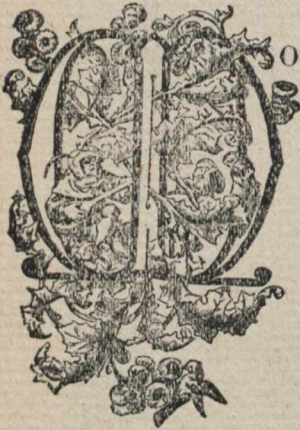
Les circonstances ont voulu que je fusse seule auprès de ma mère expirante, et le souvenir du regard dont elle m’enveloppa alors, — regard moins de tendresse que de reconnaissance peut-être, — m’est une consolation à chaque heure de l’existence.

La famille enfin! quelle douceur magique sous ce mot! et que de suaves réminiscences s’en échappent pour parfumer encore, — même quand elle s’est éteinte, — le cœur, l’âme, la vie!

Hermine Lanctot.



LE GREFFE DE NOTAIRE JEAN CUSSON



MONSIEUR J.-B. Meilleur-Barthe, conservateur des archives, au greffe de Trois-Rivières, vient de retrouver les actes du notaire Jean Cusson, du Cap-de-la-Madeleine. Cette nouvelle ne manquera pas d'intéresser les amateurs de recherches généalogiques. Un grand nombre de familles canadiennes ont pris origine dans la paroisse du Cap, presque aussi ancienne que la ville de Trois-Rivières. Comme les registres de cette paroisse, de 1640 à 1672, ont été perdus, il ne restait plus que le greffe de Jean Cusson, pour jeter de la lumière sur l'arrivée, de France au Canada, d'un bon nombre de colons, et les identifier parfaitement.

En retrouvant le greffe du vieux notaire Cusson, ceux qui pourront le consulter sur leurs aïeux, y trouveront maints documents importants des premiers temps de la colonie.

Pour moi, j'ai déjà pu lire, dans ces vieux papiers jaunis par les années, le contrat de mariage de Charles Lesieur, sieur de la Pierre, avec Marie de Lafond, en date du 11 octobre 1671. Il y avait bien trente ans que je faisais des démarches, toujours vaines, pour trouver ces documents si précieux pour les familles Lesieur, Desaulniers, Duchêne, Lapierre, Coulomb, etc., si nombreuses dans la région trifluvienne. Aussi, j'ai éprouvé une grande somme de joie lorsque j'ai pu, enfin, mettre la main sur le papier de Cus-

son m'apprenant de quel endroit de France venait mon ancêtre, Charles Lesieur, Sr de la Pierre.

Voici ce document, cité textuellement :

Par devant Jean Cusson, notaire royal en la juridiction du Cap de la Madeleine, et témoins soussignés au traité et accord de mariage qui s'en suit, furent présents en leur personne: Charles Lesieur, sieur de la Pierre, habitant de ce lieu, fils de Julien Lesieur et de Catherine Le Sachée, natif de la paroisse d'Osville, en Basse-Normandie, évêché de Coutances, d'une part; et Dame Marie Boucher, veuve de feu le sieur Etienne de Lafond, vivant habitant du dit Cap, d'autre part. Entre lesquelles parties a été fait le traité d'accord, promesses de mariage, en la forme et manière qui s'en suit; c'est à savoir: que la dite Dame Boucher avait et a promis bailler à mariage Françoise Lafond, sa fille aux présentes au dit Charles Lesieur, Sr de la Pierre, lequel a promis et par ces présentes promet de la prendre pour sa femme et légitime épouse la dite Françoise Lafond, comme aussi la dite Françoise Lafond a promis et par ces présentes promet prendre pour son mari et légitime époux le dit sieur, lequel dit mariage sera ci-après solennisé en face de notre mère sainte Eglise catholique, apostolique et romaine et, en contemplation et faveur duquel futur mariage les futurs conjoints ont consenti et sont demeurés d'accord qu'ils seront unis et communs en biens, sitôt après le dit mariage consommé, lequel sera ci-après accompli plus tôt que bonnement faire se pourra, si Dieu et notre mère sainte Eglise consent et accorde.

A le dit futur époux douairé et doué la dite Lafond, sa future épouse, du douaire coutumier, alors la coutume de la ville et vi-comté et prévôté de Paris, suivie en ce pays. A consenti le dit sieur futur époux prendre la dite Lafond, future épouse, avec tous les droits et succession qu'il lui pourront échoir, dont il s'en est contenté et est demeu-

ré d'accord le dit sieur Sr de la Pierre, futur époux, qu'au cas qu'il vint à décéder sans enfants d'eux, que la dite Lafond, future épouse, sera en possession et lui fait don irrévocable de tous les biens de la dite communauté situés en ce pays, sans qu'elle en puisse être inquiétée par aucun des héritiers du dit futur époux en façon quelconque, et si la dite Lafond, future épouse, vient à décéder sans enfants d'eux, le ressort de ses biens, retournera à ses trois héritiers, le tout a été ainsi accordé entre les dites parties.

Et fait et passé en la maison de la dite Dame Boucher, après midi, ce jourd'hui, le onzième octobre mil six cent septante et un, sous le seing du sieur futur époux, la dite Lafond a déclaré ne savoir écrire et signer de ce enquis suivant l'ordonnance, a fait sa marque, puis tous les parents et bons amis des dits futurs conjoints ci-après dénommés, savoir: du côté du dit Lesieur: Louis Beausclair, sieur de la Plante, et Angille Couturier, sieur de la Censé; et du côté de la dite Lafond, future épouse: Pierre Boucher, sieur de Gros-Bois ⁽¹⁾, et Demoiselle Jeanne Crevier, sa femme, Monsieur de Varennes ⁽²⁾, gouverneur des Trois-Rivières, et Demoiselle Marie Boucher, sa femme, maître Jean Trottier et Geneviève Lafond ⁽³⁾, sa femme, Pierre Lafond, tous parents de la dite Lafond, future épouse, Urbain Beaudry, sieur de la Marche et Dame Madeleine Boucher ⁽⁴⁾, sa femme, le sieur Jacques Lefebvre et Dame Beaudry, sa femme, Guillaume Beaudry, Beaudry, le sieur An-

(1) Pierre Boucher, le célèbre gouverneur des Trois-Rivières, ancêtre de l'hon M. Charles de Boucherville, ancien premier ministre de Québec, et aujourd'hui sénateur.

(2) René Gaultier, chevalier, M. de Varennes, et gouverneur des Trois-Rivières, en 1669, gendre de Pierre Boucher.

(3) Geneviève de Lafond, sœur de Françoise, épouse de Charles Lesieur, également sœur de Pierre de Lafond.

(4) Madeleine Boucher, sœur de Pierre Boucher et tante de Françoise de Lafond.

toine Lefebvre et Dame Jeanne Dodier ⁽¹⁾, sa femme, maître Pierre Béchard, Dame Jeanne Hérou, veuve de feu Pierre Lefebvre, et Michel Lefebvre, Jeanne Beaudry, tous parents et amis des dits futurs conjoints. (*Les signatures*). Signé: CUSSON, notaire.”

Parmi les actes retrouvés figure aussi le contrat de mariage de François Vanasse, fils de Paul Vanasse et de Barbe Monsel, natif de la paroisse de Saint-Maclou, ville de Rouen, province de Normandie, avec Jeanne Fourrier, fille de Pierre Fourrier et de Jeanne Cusson, du Cap, et veuve de Jeanne Baillaux ⁽²⁾. C'est ici l'ancêtre des familles Vanasse, Vertefeuille, Beauvais, Bastien, encore si nombreuses dans les districts de Trois-Rivières et de Richelieu. François Vanasse, marié le 2 août 1671, à Jeanne Fourrier, est l'ancêtre de M. Fabien Vanasse-Vertefeuille, ancien député d'Yamaska aux Communes du Canada.

Le greffe de Jean Cusson contient d'autres renseignements fort importants. L'épis que je publie aujourd'hui est détaché de la gerbe magnifique transmise à la postérité par le vieux notaire du Cap, et que M. Meilleur-Barthe vient de retrouver d'une si heureuse façon.

(1) Jeanne Dodier avait épousé, en premières noces, Adrien Joliet, frère du célèbre Louis Joliet, le découvreur du Mississippi.

(2) Le recensement de 1666 dit Jean Ballon, âgé de 20 ans.

F. L.-Desaulniers.

Montréal, 20 décembre 1903.





LE SPHINX



CETTE chère tante! elle s'appelait Marguerite - Antoinette - Marie - Anne - Célestine; nous l'appelions simplement tante Margot. Ne m'en demandez pas la raison: je serais singulièrement embarrassé de vous la dire. Je crois, cependant, démêler qu'il entrait dans cette appellation familière autant d'affection respectueuse que de tendresse enjouée.

A l'époque où commence ce récit, Mme Decourcelle (Marguerite - Antoinette - Marie - Anne - Célestine) était assez près de la quarantaine. Veuve à un âge où tant de jeunes filles commencent l'expérience de

la vie, elle s'était drapée dans de longs vêtements de deuil, avait caché la grâce de sa physionomie sous des bandeaux rigides et s'était ingénée à répandre sur toute sa personne un air de langueur déprimée, qui semblait attester ses regrets éternels et sa ferme volonté de renoncer au monde. Riche de son propre patrimoine et de celui que lui avait légué son défunt mari, elle avait consacré une grande partie de sa fortune à des œuvres de bienfaisance; puis s'étant avisée que nous étions, ma sœur et moi, restés orphelins de bonne heure, sans un guide dévoué pour conduire nos

études, surveiller nos intérêts et assurer notre avenir, elle s'était adonnée aux soins de notre éducation avec une sollicitude d'autant plus grande qu'elle paraissait plus détachée. Cette excellente femme avait cela de particulier qu'elle accomplissait les plus nobles actions "sans avoir l'air d'y toucher", de la manière la plus simple du monde; elle savait recouvrir la noblesse de ses sentiments du masque tranquille de l'indifférence. Elle avait cette autre particularité — celle-ci découlant de celle-là — de ne jamais contredire personne. A quoi bon? elle adoptait négligemment toutes les opinions de ses interlocuteurs, sauf à leur faire accepter la sienne, par des détours savamment combinés. Au demeurant, la bonté et le dévouement en personne.

Désireuse de nous donner une culture intellectuelle très avancée, comme si elle prévoyait en nous deux esprits supérieurs, elle nous avait placés dans les meilleurs établissements scolaires de Paris; mais elle voulait concilier la vie de pension avec la saine hygiène de la campagne. Dans ce but, elle s'était retirée dans sa jolie propriété des Charmettes, nid douillet, tout capitonné de confortable, situé sur la route de Valvins, à l'orée de la forêt de Fontainebleau. Nous y passions tous nos jours de sortie, nos grandes et nos petites vacances. Oh! les bonnes parties de plaisir que nous organisions avec Berthe lorsque nous dévalions sur les pelouses du jardin, dévastant les plates-bandes, dévalisant les arbres fruitiers, semant la terreur dans les volières. Je dois à la vérité de dire que, dans ce genre de sport, j'étais le plus souvent entraîné par celle que le ciel m'avait donnée pour compagne et pour sœur. Dès les bancs de l'école, Berthe s'était révélée d'une nature quelque peu exaltée, fantasque, sujette à des entêtements, qui ne faisaient qu'augmenter avec la contradiction. Aussi, loin de la contrarier, j'obéissais docilement à ses caprices quand d'un ton bref et d'un geste de commandement, elle

m'ordonnait de porter mes ravages sur le malheureux jardin que nous avons choisi pour terrain de nos exploits. La maraude est dans le caractère des enfants, et Dieu sait si nous étions passés maîtres dans l'art de maltraiter le bien d'autrui!

Tante Margot nous surprenait parfois dans cette œuvre

de dévastation. Elle se contentait alors de nous regarder d'un petit air de sa façon et cela suffisait pour nous faire sentir l'indignité de notre conduite. D'autres fois, elle venait à nous, de son pas tranquille et nonchalant.

— Jean, me disait-elle d'un air distrait, as-tu vu la flèche de Parthe que je viens d'acheter à un marchand de curiosités?

Ou bien, s'adressant à ma sœur:

— Berthe, as-tu goûté de mes dernières confitures?

Et nous rentrions, honteux et confus, l'oreille basse, pour jouir des surprises de notre bonne tante.



Jean, me disait-elle d'un air distrait.

Mais les années avaient marché. Maintenant nous étions de grands jeunes gens, nimbés d'espérance et farcis de savoir. Le jour où j'accomplissais ma vingt-cinquième année, je passai ma thèse de docteur en droit avec un succès qu'il m'est impossible de vous conter sans transgresser

les règles de la modestie. De son côté, Berthe, qui marchait sur ses vingt ans et qui, après une indigestion de latin et de grec, avait voulu se lancer dans les hautes régions de l'histoire, venait d'affronter les dangereuses épreuves d'un concours de licence sur les civilisations anciennes, devant un aréopage de savants à lunettes, qui lui avaient rendu sa politesse par des félicitations, sans compter l'enthousiasme d'un auditoire en délire qui l'avait récompensée de son courage par des applaudissements. Après ce tour de force dans les champs arides de l'instruction supérieure, et en attendant de diriger notre avenir, moi, vers le Conseil d'Etat, Berthe, vers l'existence dorée que lui assurait sa belle part de fortune, nous nous reposions délicieusement dans le doux nid des Charmettes, fêtés de tous, gâtés par tous, recherchés à dix lieues à la ronde.

Notre bonne tante jouissait de nos succès avec une satisfaction d'amour-propre, nuancée d'une pointe d'orgueil. N'étions-nous pas son œuvre? Quand on la complimentait sur nos "lauriers":

— Que voulez-vous, répliquait-elle, il en manquait dans mon jardin.

A partir de ce moment, nous étions devenus pour elle des espèces de fétiches, des êtres transcendants doués d'une perspicacité supérieure, nous résumions à ses yeux toute la loi et les prophètes. Cette admiration un peu forcée prenait sa source — dois-je le dire? (l'aveu confine à la médisance) — dans une culture d'esprit assez rudimentaire. Non pas que tante Margot fût une ignorante; il ne lui était certes jamais arrivé de confondre "autour" avec "alentour", ni de prendre le Pirée pour un homme. Mais elle était de l'année de sa naissance; de son temps, on ne remuait pas les cerveaux féminins pour y planter des tropes ou semer des *x*; on ne jurait pas encore par la XVIII^e dynastie d'Aménophis au grand cône blanc, ni par

la déesse Bubastis représentant la radiation solaire dans sa double fonction; on se cantonnait simplement dans le jardin potager d'une honnête instruction, on emmagasinait des notions générales sur toutes les branches de l'enseignement, on se contentait surtout de l'arithmétique du pot-au-feu. Pour le reste, on s'en rapportait à l'opinion des gens compétents, en vertu de ce sentiment naturel qui fait qu'on accepte sans conteste les prescriptions du médecin ou les théories d'un astronome.

Parmi les voisins de campagne qui fréquentaient aux Charmettes, nous avons remarqué, Berthe et moi, un couple assurément peu banal. Mlle Emerantine Dandillac était une petite personne maigre, fluette, jaune, d'un âge assez mûr. Elle avait posé la couronne de sainte Catherine sur des cheveux roux coupés au ras de la nuque, et c'est là où commençait son originalité. Il semblait qu'elle n'était venue au monde que pour montrer au genre humain jusqu'où on peut pousser l'excentricité. Elle ne mettait ni rouge, ni poudre de riz, ni rubans, ni dentelles; ses toilettes n'étaient pas, comme chez les autres femmes, l'objet de longues méditations, et la raison en était fort simple: elle affectait de ne vêtir que des costumes à tournure masculine. Guêtres, jaquette, chemise, cravate, chapeau, tout, hormis la jupe qui descendait aux chevilles, semblait attester l'émancipation de ses goûts et l'extravagance de son esprit. Un coquin de binocle, fièrement campé sur un nez mince, effilé, jetait un éclat métallique sur deux yeux d'un gris cendré et achevait de lui donner un faux air d'élève de l'Ecole des Chartes.

Cette singulière personne vivait assez retirée, dans une villa modeste, dénommée "Heurte-loup", située sur les lisières de la forêt, en regard de la route de Melun, non loin de la chapelle de la Bonne-Dame, endroit assez solitaire où elle s'était reléguée en compagnie de son frère, un savant dont la physionomie était bien faite pour attirer

l'attention de deux natures aussi curieuses que les nôtres. M. Raymond Dandillac était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le corps était certainement en droit de demander des indemnités à son âme. Son front haut et large était couronné de cheveux gris en brosse, formant un quart de cercle. Au sud de ce front, on rencontrait deux yeux d'un bleu de faïence, très saillants, qui avaient l'air de sentinelles avancées et qui roulaient avec une mobilité



M. Raymond Dandillac et sa sœur

inquiétante. Il devait y avoir du hanneton et du homard dans les ancêtres de cet homme-là; il semblait être composé de morceaux rapportés. Son nez avait été fait pour un autre visage; son menton n'était pas de la même époque que la bouche. Hors une paire de favoris qui descendaient en papillottes, le visage était soigneusement rasé. Je n'affirmerais pas que les bras ne fussent d'occasion, tant ils s'accommodaient mal avec le corps. En un mot, c'était un homme long, maigre, osseux, vêtu habituellement d'une redingote boutonnée jusqu'au menton, légèrement déjeté d'un côté, comme un cep de vigne qui ferait des efforts héroïques pour demeurer droit.

Mais ce figurant de la mi-carême passait pour un archéologue éminent, doué d'une vaste érudition, et cela seul suffisait pour lui donner à nos yeux toutes les perfections physiques et morales. Il avait, paraît-il, beaucoup voyagé; membre de plusieurs missions scientifiques, il

avait successivement visité la Perse, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, il s'était promené doctement dans les nécropoles assyriennes, avait déchiffré force papyrus et hiéroglyphes, s'était entretenu familièrement avec tous les dieux du paganisme, tous les rois des antiques dynasties, et avait rapporté de ses fouilles lointaines, des collections du plus haut intérêt. Sa villa, nous assurait-on, était une véritable succursale du musée de Cluny, où nul ne pouvait pénétrer, si ce n'est quelques rares privilégiés. On la disait remplie de faïences persanes, de stèles funéraires, de momies de la XVIIe dynastie, de scarabées millénaires, de statuettes, de médailles rares, de bijoux introuvables, de mille objets précieux que " quarante siècles avaient contemplés ".

Qu'on juge de l'enthousiasme qui s'empara de nous à la description de toutes ces merveilles. Obtenir l'autorisation de visiter ce trésor caché, était devenu pour nous une sorte d'obsession, capable de nous faire commettre les plus grandes bassesses.

Berthe surtout, dont l'imagination partait en guerre dès qu'on touchait aux problèmes de l'histoire, ne savait plus comment concilier la discrétion imposée par les convenances avec la curiosité qui la rongait.

Notre bonne tante, au courant de nos perplexités, avait souvent invité à sa table les Dandillac, dans le secret espoir de les voir exaucer notre désir.

— Je ne goûte pas beaucoup ces braves gens-là, me disait-elle confidentiellement; leurs allures sont équivoques, leur passé n'est pas bien connu et, à te dire vrai, je me méfie des pierres qui roulent.

— En tous cas, objectai-je, en roulant, ils ont amassé des documents.

— On le dit.

— Et nous adorons les gens qui documentent.

— Documentez à votre aise, mes enfants, mais laissez-moi rire des pédants sérieux. Après tout, je n'y entends rien. Cela vous amuse, amusez-vous.

— Cela nous instruit, ma tante.

— Instruisez-vous donc, mais obtenez de visiter ce fameux musée qui vous donne la berlue.

Cette faveur insigne nous fut enfin accordée. Un matin, Mlle Emerantine, engoncée dans son plus fringant costume masculin, conduisant elle-même le break le plus fougueusement attelé, nous fit l'honneur de venir nous chercher aux Charmettes.

— Que la déesse Isis, nous dit-elle, vous inonde de son triple rayon!... Faites-nous l'amitié de venir partager notre frugal déjeuner; après quoi, nous nous ferons un plaisir, mon frère et moi, de vous faire visiter notre "sanctuaire." Nous parlerons sanscrit, nous brûlerons des parfums d'Arabie, et nous offrirons une fleur de lotus aux mânes de Sésôstris.

Nous partîmes, enflammés. Cette journée à Heurteloup, en compagnie de deux esprits supérieurs, fut un véritable régal. M. Dandillac avait, pour la circonstance, fait un brin de toilette... excentrique, bien entendu. Vêtu d'une sorte de burnous blanc, le cou libre, les favoris en coup de vent, il nous fit les honneurs de son musée avec une bonne grâce charmante. Il nous montra, dans ses moindres détails, sa collection de bijoux, bracelets, colliers, gorgerins et pectoraux datant des plus vieilles dynasties égyptiennes; il déroula des papyrus bourrés d'hiéroglyphes, et nous expliqua l'histoire des *Hycsos Pasteurs*, ces terribles nomades chananéens qui, 2000 ans avant l'ère chrétienne dérangés dans leurs campements par les invasions des rois Chodornakhounta et Chodormabog, envahirent à leur tour la vallée du Nil, la mirent à feu et à sang et occupèrent, pendant plus de cinq siècles, le centre et le nord de l'Égypte. Fort de son érudition, riche de documents nouveaux, péniblement recueillis sur les lieux, il avait entrepris de démontrer par des témoignages irréfutables, que le Pharaon sous lequel Joseph devint mi-

nistre, était bien Apophis, roi des Hycsos, et il se flattait



Vêtu d'une sorte de burnous blanc.

que cette thèse, lumineusement démontrée, lui ouvrirait, toutes grandes, les portes de l'Institut.

— Et tenez, nous dit-il, en roulant des yeux flamboyants, voici un sarcophage plus vieux que les Pyramides. La mo-

mie, qui dort dans ce cercueil enluminé, est couchée là depuis six mille ans; personne n'est venu lui demander le secret de sa vie. Nous allons, si vous le voulez, faire sauter le couvercle de son cartonnage; vous verrez par vous-mêmes la démonstration du règne d'Apophis, roi des Pasteurs.

Il fit un signe à la Cagliostro; d'un coup sec, le poignet nerveux de Mlle Emerantine fit sauter les cachets qui retenaient le couvercle de la boîte, et aussitôt, le cœur serré d'une indicible émotion, nous vîmes apparaître l'étrange momie, revêtue d'une fine gaze simulant parfaitement l'épiderme, la taille entourée d'une petite jupe très courte, nous regardant fixement avec ses yeux d'émail, et souriant atrocement de ce sourire immobile qui découvrait, entre deux lèvres sèches, des dents blanchies à la poudre de charbon d'acacia ou cachées sous de minces feuilles d'or. Sur le front et presque incrusté dans la chair, nous aperçûmes le fameux scarabée de jaspe, symbole de la résurrection. Les cheveux longs et soyeux, entouraient le front, orné d'un diadème, et sur les côtés, des cassolettes de jaspe et d'onyx contenaient encore le cinname et la myrrhe qu'on avait brûlés en l'honneur de cette dépouille précieuse. Une odeur aromatique et résineuse se répandit dans l'air. Sous le corps, on avait placé des gerbes de fleurs, des guirlandes tressées et, entre les doigts crispés, un bouquet de lotus. O surprise! une abeille, qui butinait les herbes parfumées au moment de l'embaumement, avait été prise sous le couvercle du sarcophage... Nous la retrouvâmes intacte, après des siècles, le dard encore plongé dans la poussière, n'ayant de cassé que l'extrémité d'une aile!

Les Dandillac jouissaient de notre consternation. Le vieux savant, avec des précautions infinies, porta la main dans l'intérieur du cercueil; il en retira une médaille où il lut un suprême adieu; puis une mince feuille d'or où on

avait inscrit à l'encre, avec un calamus de roseau, une invocation à un dieu protecteur, puis des breloques, des turquoises, des cornalines, des colliers de verroterie, enfin une paire de bracelets en or massif, où il épela un nom et une date.

— Voilà, s'écria-t-il triomphalement, voilà la preuve toute trouvée; je la cherchais, elle est là. Ces importants documents prouvent: 1° que cette momie était la fille d'Apophis; 2° que les rois pasteurs avaient établi leur résidence dans le Delta; 3° que la dynastie dont je m'occupe avait choisi pour protecteur le dieu Set ou Sutech, qui n'est autre que le dieu Typhon, génie du mal.

Nous étions stupéfaits... Tant de savoir, dans ce corps grêle, nous confondait et nous émerveillait à la fois. Berthe était au paroxysme de l'enthousiasme; elle le témoignait par de bruyantes approbations; comment ne pas approuver un futur membre de l'Institut? Mlle Emerantine, rompue, elle, à ce genre d'émotions, énumérait avec complaisance les richesses de leur musée, la valeur des bijoux qu'on venait de découvrir. Elle avait l'esprit pratique, Mlle Emerantine, et chez elle, la science marchait de pair avec l'intérêt.

— C'est une collection, disait-elle, qui ferait la fortune d'un musée. Nous la mettrons aux enchères d'Etat. Il faut bien penser à ses vieux jours.

Nous retournâmes aux Charmettes tout bouillants d'exaltation, racontant à notre tante, qui nous écoutait, avec son flegme ordinaire, les émotions d'une visite qui devait compter dans notre existence. A dater de ce jour, nos relations avec les Dandillac devinrent de plus en plus fréquentes. On s'autorisait d'une date, d'un nom, d'un problème historique pour se donner rendez-vous ici ou là, disserter à perte de vue et se promener en commun dans les labyrinthes de l'archéologie. Notre bonne tante, pleine d'indulgence pour nos manies, se prêtait assez volontiers

à ces cours d'histoire forcée et se laissait même aller à passer des soirées entières en compagnie des Dandillac. Seulement, dès que le vieux savant se lançait dans ses dissertations abracadabrantes, elle ne pouvait s'empêcher de tomber dans un sommeil voisin de la léthargie.

Un jour, pendant que j'arpentais matinalement les allées de notre jardin, je vis Berthe accourir au-devant de moi, avec une expression sérieuse dans la physionomie, qui ne lui était pas habituelle.

— Grand frère, me dit-elle, j'ai à te parler.

— As-tu fait quelque découverte intéressante dans le monde des civilisations disparues? Je te trouve un air bien grave, ce matin.

— C'est que je viens de prendre une grave résolution.

— Laquelle?

— Vois-tu, grand frère, je suis une cérébrale, une passionnée des problèmes inexplicables de l'histoire... Or, j'ai trouvé en M. Dandillac mon maître... et je voudrais en faire mon époux.

Je partis d'un éclat de rire homérique.

— Non, vraiment, tu plaisantes?

— Si peu, que je viens d'en parler à ma tante.

— Quoi?... tu as osé?... et qu'a-t-elle répondu?

— Oh! presque rien... elle s'est contentée de sourire.

— Elle n'a fait aucune objection?

— Aucune... c'est ce qui m'encourage à venir t'en parler... Tu es mon aîné, tu comprends que je ne puis engager ma parole, sans être sûre de ton assentiment.

— Ah! ça, est-ce que les Dandillac seraient prévenus?

— Rassure-toi... si grande que soit l'indépendance de mon esprit, elle ne va pas jusqu'à m'autoriser à demander la main de mon futur... Je connais les limites des convenances et, comme tu le vois, j'observe les formes.

— Mais, c'est fou, c'est insensé, m'écriai-je impatienté, à la fin... On ne se marie pas en deux temps et trois

mouvements, par la seule raison qu'Apophis était roi des Pasteurs... Voyons, prends le temps de la réflexion... tu n'as que vingt ans et tu voudrais contracter mariage avec un homme qui a franchi la cinquantaine?

— Qu'importe, si c'est un savant?

— Et qui est fait comme un tire-bouchon?

— C'est la lame qui fait l'épée et non le fourreau. C'est un savant, cela me suffit.

— Connais-tu au moins ses antécédents? sa famille? son honorabilité?

— Peu m'importe! c'est un savant.

Savant! elle ne sortait pas de là; c'était le "tarte à la crème" de ce caractère primesautier.

— Tu parles d'honorabilité, s'écria-t-elle vivement; crois-tu que tante aurait ouvert sa porte à un homme qui ne serait pas digne de la franchir?... Est-ce que toutes les convenances ne se trouvent pas réunies dans cette union, les goûts, la fortune, les sentiments?...

— Et l'âge!

— L'âge n'est pas un obstacle... c'est, au contraire, une garantie... Voyons, je suis sûre qu'au fond, tu m'approuves de fixer mon choix sur un homme comme il y en a peu, un homme dont l'intelligence est si élevée, qui adore l'antiquité et vit dans le commerce des rois et des dieux, un homme qui ne sera pas seulement pour ta sœur la plus agréable des sociétés, mais qui l'associera à ses travaux, l'aidera de ses conseils, lui confiera toutes ses pensées et en fera une véritable savante.

— Et qui méritera d'être, un jour, de l'Institut, comme lui... Ce sera charmant de vous y voir entrer bras dessus, bras dessous, flanqués de Mlle Emerantine en frac et décorations.

— Ne plaisante pas, je t'en prie... c'est très sérieux.

Puisque c'est si sérieux, brisons là... En voilà assez pour aujourd'hui... nous en recauserons.

Je la plantai là et rentrai de fort méchante humeur. Ce projet saugrenu m'exaspérait et m'intriguait à la fois. La perspective de confier le bonheur de Berthe à un vieux maniaque dont l'érudition, après tout, pouvait bien trouver,



Puisque c'est sérieux, brisons là...

paraissait tenir les Dandillac en fort médiocre estime, n'avait-elle pas soufflé, dès le début, sur le bel enthousiasme de Berthe, lorsque celle-ci lui en fit l'aveu? Résolu d'en avoir le cœur net, je courus incontinent chez Mme Decourcelle. Je la trouvai dans son appartement, occupée à sa correspondance.

un jour, sa place sous la Coupole, n'avait en soi rien de bien effrayant; mais l'idée de m'apparenter avec une amazone du genre de Mlle Emerantine, me donnait de l'angoisse. J'ai toujours eu la crainte du ridicule, et la pensée de me promener, un jour, dans le monde, avec une belle-sœur qui ne devait, elle, sa célébrité qu'à la coupe de ses cheveux et de ses costumes masculins, me remplissait d'une insurmontable terreur. Comment, d'ailleurs, tante Margot, qui me

— Tante, lui dis-je, en entrant comme un ouragan, vous venez d'apprendre les beaux projets de votre nièce.

— Quels projets?

— Mais ceux qui concernent son mariage avec M. Raymond Dandillac.

Elle posa tranquillement sa plume et me regardant en souriant:

— Ta sœur, me dit-elle, est d'une nature d'esprit à part... Son imagination donnant la main à sa coquetterie, elle ne rêve que d'aller dans le monde, parée de bijoux datant de six mille ans... Les bracelets découverts dans la caisse de la momie, le jour de votre visite à Heurte-loup, lui sont restés dans la prunelle... Ils ont sans doute décidé de son choix.

— Et ce choix, vous l'approuvez?

— Peuh!... après tout.

— Mais il me semble que vous étiez loin de partager notre enthousiasme pour les Dandillac.

— Peuh!... tout ce que je sais, c'est que ce sont des coureurs de dot.

— Et alors... qu'en dites-vous?

— Rien.

— Rien?... mais, par Osiris-le-Véridique! vous ne pouvez pas vous désintéresser de la question... vous avez quelque autorité sur nous et j'ai toujours pensé que votre affection s'inspirait de notre intérêt.

Gustave Cirilli.

(A suivre)



LA GENEALOGIE AU CANADA FRANCAIS

N'avons-nous pas une famille ? Où est son histoire ? Interrogez le premier d'entre nous : c'est à peine s'il a conservé dans la mémoire quelque vague souvenir de son grand-père. Ne le questionnez pas sur son bisaïeul ; il n'a jamais pensé que son aïeul eut un père et votre demande l'étonnerait fort.

ÉVARISTE THÉVENIN.



DANS le numéro de septembre 1903, du *Bulletin des Recherches Historiques*, monsieur Pierre-Georges Roy, l'éru- dit publiciste, nous donne une liste probablement complète des ouvra- ges généalogiques canadiens-fran- çais parus jusqu'à ce jour. Sans être considérable, cette liste est pleine d'intérêt pour ceux qui s'oc- cupent de la bibliographie ou de l'histoire du Canada : les premiers y rencontrent des titres d'ouvrages qui leur étaient in- connus ; les autres constatent, avec plaisir, que la science de la généalogie, pour s'être implantée rela- tivement tard parmi nous, n'y fait pas moins des progrès appréciables.

En l'espace d'un tiers de siècle, une vingtaine d'auteurs ont produit plus de cinquante volumes et brochures où les historiens de demain devront forcément aller puiser, car ce sont des sources fécondes en renseignements menus et partant difficiles à grouper. M. l'abbé Daniel, P. S. S.,

JANVIER.—1904.

ouvre la liste, en 1867, avec son histoire des familles nobles ou importantes de la Nouvelle-France; viennent ensuite: Mgr Tanguay, dont l'ouvrage colossal et unique au monde, dit-on, place son auteur au premier rang parmi nos annalistes, encore que son *Dictionnaire* n'embrasse que deux ou trois générations de chaque famille; M. F. L.-Desaulniers avec une œuvre considérable qui le place immédiatement après Mgr Tanguay; M. Pierre-Georges Roy qui suit les traces de M. l'abbé Daniel et le complète heureusement; Mgr H. Têtu; MM. les abbés C. Trudelle, L.-M. Archambault, J.-I. Courtemanche, A.-G. Lyonnais et D. Gosselin; les honorables Girouard et Gill; MM. L.-H. Filteau, Edmond-J. Roy, etc.

Tout considéré, ce résultat est étonnant, parce que la plupart de ces auteurs sont des écrivains amateurs qui n'ont pu travailler que durant leurs loisirs et qui ont dû publier leurs recherches à leurs frais, cela va sans dire, car notre public, qui n'encourage pas la littérature même légère, ne prodigue pas ses faveurs... pécuniaires aux généalogistes, loin de là. Que voit-il donc dans une généalogie? un tableau aride, une vanité tout au plus. D'après lui, il faudrait croire que c'est pour la gloriole seule que ces patients chercheurs compulsent des actes vieillis et feuilletent des registres poussiéreux! Ce jugement est souverainement injuste et il faut le redresser au plus tôt si on ne veut pas le laisser s'accréditer trop profondément dans l'esprit des gens.

Les généalogistes sont, avant tout, des curieux et des laborieux qui se dévouent volontairement à accomplir une tâche ingrate parce qu'ils veulent employer leurs loisirs utilement et parce qu'ils éprouvent une grande satisfaction à exhumer, à classer, à coordonner des noms et des dates qui sont autant de réponses à autant de problèmes sur notre passé.

Ecoutez ce que dit l'un d'eux: "Rien de passionnant comme l'étude des registres de nos paroisses. De prime abord, ces entrées d'une constante monotonie, ces actes nombreux de baptêmes, de mariages, de sépultures, tout cela semble prosaïque et environné de mystères. Cependant, pour le chercheur tenace, persévérant, la lumière ne tarde pas à luire... Cette singulière expérience vaut la peine d'être tentée. Les obstacles rencontrés sur la route deviennent alors un puissant aiguillon qui fait naître le désir de nouvelles recherches. Plus on éprouve d'ennui à trouver un renseignement, plus vive est la joie, le contentement réel, l'obstacle une fois surmonté. Quelle douce jouissance ressentie à vaincre une difficulté!" (1)

Mais cette satisfaction ne peut être le seul but du généalogiste. L'illustre apôtre des "Livres de famille", M. Charles de Ribbe, va nous le dire: "Chacun, si modeste qu'il soit, lorsqu'il est issu de gens de bien, devrait avoir sa généalogie; chacun doit y prendre intérêt et la transmettre à ses successeurs. La religion et la nature créent aux descendants l'obligation de garder un culte pour la mémoire de leurs ascendants, pour ceux dont ils s'honorent de porter le nom, dont ils continuent la race et auxquels ils tiennent comme les fruits aux branches, comme les branches aux racines." (2)

Remonter de la souche commune aux ramifications, établir les liens de parenté qui existent entre les individus de même nom, inspirer à ceux-ci l'union et rendre l'action d'une famille plus puissante conséquemment, n'est-ce pas faire acte de reconnaissance et de piété filiale envers ces aïeux qui ont bataillé avec la vie pour assurer l'existence de leurs enfants? C'est là un résultat que nous avons cons-

(1) F. L.-Désaulniers, *Recherches généalogiques*, p. 7.

(2) Ls-Alex. Brunet, *la Famille et ses traditions*, p. 35.

taté nous-même et qui pourrait être suffisant pour démontrer la nécessité de ce genre de travaux.

Il est cependant, à notre avis, un troisième but qui prime les deux autres parce qu'il est plus général.

"Les généalogistes sont les fantassins de l'histoire," a écrit quelqu'un, et la science tire profit, à un moment donné, de leurs études patientes.

On ne se rend pas compte, généralement, de l'importance de la généalogie. Le public n'admet qu'elle devient l'auxiliaire de l'histoire que lorsqu'elle a pour objet d'établir l'origine et la filiation des familles dont quelques-uns des membres ont joué un rôle plus ou moins considérable sur la scène de leur pays. Nous sentons bien, là, que la généalogie complète l'histoire, qui n'embrasse que les faits généraux de la nation; mais la grande histoire n'est pas la seule utile, ni la seule intéressante pour ceux qui veulent évoquer le passé, qui aiment à pénétrer dans la vie intime d'un peuple, à surprendre son développement, son expansion. Ces détails sont réservés à la petite histoire, celle des paroisses et des comtés, et alors s'impose la généalogie des familles qui, pour n'avoir pas d'actions d'éclat à leur crédit, n'en ont pas moins contribué au progrès de la race dont ils sont la base et l'un des éléments essentiels.

Il en est de la généalogie comme de la botanique: c'est dans l'étude des humbles plantes des prés et des bois plutôt que dans celle des orgueilleuses fleurs cultivées des jardins qu'il faut chercher les admirables lois qui régissent le règne végétal.

Notre grande histoire étant maintenant définitivement écrite, un instinct secret, et le même partout, pousse les amateurs de choses historiques à glaner les faits oubliés ou dédaignés, à faire l'histoire des paroisses, la véritable histoire populaire, celle qui nous parlera de ces humbles pionniers dont le poète a pu dire avec émotion:

D'un regard anxieux, je cherche vainement,
 Quelque soit le livre que j'ouvre,
 Tous ces héros obscurs qui, sur ce sol naissant
 Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang
 Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.
 Ils furent grands pourtant ces paysans hardis
 Qui sur ces bords lointains défièrent jadis
 L'enfant des bois dans ses repaires,
 Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,
 Au progrès à venir ouvrirent le chemin...
 Et ces hommes furent nos pères. (1)

Tous nos ancêtres ont été des colonisateurs, tous ont été mêlés à la fondation ou à l'existence des mille et une paroisses de la Nouvelle-France; il s'ensuit donc que pour bien écrire l'histoire de ces localités, pour savoir qui les ont fondées, qui les ont habitées tour à tour, pour avoir enfin un tableau du mouvement de la population qui sera plein d'intérêt, il faudra recourir aux histoires de familles.

Malheureusement, il n'en a pas été ainsi, ce qui fait que plusieurs de ces annales sont à refaire ou du moins à compléter. Les généalogistes manquaient et les historiens ne sont pas toujours doublés d'un généalogiste.

La race canadienne-française ayant des avantages exceptionnels pour cultiver la science de la généalogie, puisqu'elle seule dans l'Amérique Septentrionale possède ses registres de l'état civil depuis l'origine de la colonie, il est de son devoir de mettre en œuvre ces archives précieuses.

Aux Etats-Unis et dans les provinces sœurs du Dominion, les Anglo-Saxons cultivent la généalogie avec passion. Ils comptent quantité de volumes et de revues ne traitant que de cette science et nous croyons même que, proportion gardée, ils ont produit beaucoup plus que nous.

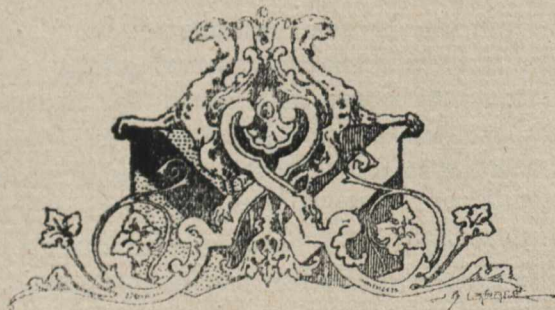
(1) Louis Fréchette.

Ils apportent à cette tâche leur ténacité caractéristique et ils ne reculent devant aucun frais.

Mais nous ne devons pas désespérer, ni blâmer les nôtres.

La note bibliographique de M. Roy nous enseigne que la production va croissant et que les trois quarts des ouvrages mentionnés ont paru dans la dernière décade. Ceci est de bon augure et nous permet d'affirmer que l'élan est donné et que bientôt, nous aurons reconquis le rang auquel nous avons droit dans ce champ de l'activité. Ici encore le Canadien-Français saura suppléer aux désavantages de la fortune et fera bonne figure quand même.

E.-Z. Massicotte.





ET SES APPROCHES

COMMENT ON Y ARRIVE

On arrive à Québec par terre et par eau, en chemin de fer et en bateau, et l'aspect de la ville varie beaucoup selon la voie par laquelle on y arrive. Les approches par le fleuve, du côté ouest, sont d'un aspect à demi-sauvage, enveloppées d'un certain mystère et pleines de grandeur. Des falaises onduleuses très hautes, couvertes de bois sombres, encaissent profondément notre fleuve majestueux. Entre ces deux gigantesques remparts de verdure, le bateau glisse rapidement, silencieux et solennel, comme à l'approche d'un lieu sacré.

Tous les passagers sont sur le pont du navire, à l'avant, le cou tendu, l'œil inquisiteur, cherchant du regard la ville qu'on leur a dit être proche. Mais rien ne l'annonce encore, et les promontoires succèdent aux promontoires, de plus en plus escarpés et sauvages, enveloppés de hautes futaies inhabitées et sombres.

Enfin, quelques habitations se montrent dans des enfoncements ombreux et calmes. Des pointes s'avancent comme

pour arrêter le géant dans son cours. Mais, en se resserrant, le fleuve se creuse davantage, et devient plus rapide. Quelques villages blottis aux pieds des hautes falaises, ou perchés sur des caps hardis, l'invitent à se reposer. Des églises aux flèches élancées se penchent sur ses eaux, et lui montrent le ciel dont il est le miroir; mais il ne s'arrête jamais.

Voici Saint-Félix du Cap-Rouge qui se cache au fond d'une retraite solitaire, entre deux promontoires revêtus d'écharpes sombres... Voilà Sillery se tenant debout et fier sur son cap d'ardoise, et faisant sentinelle aux portes de Québec.

A droite, une procession de clochers défile aux flancs de la côte: Saint-Romuald, Saint-David de l'Auberivière, Notre-Dame et Saint-Joseph; et l'on dirait que les deux promontoires de Québec et de Lévis se rejoignent au loin et ferment tout à fait l'horizon. Mais, dans sa toute-puissance de mouvement, le fleuve se joue de ces obstacles, et, s'il paraît se dérober en face des rochers de Lévis, c'est pour contourner le cap Diamant, et pour étreindre amoureusement la cité de Champlain dans ses flots profonds.

A gauche, le promontoire s'escarpe brusquement et se dépouille de toute végétation. Le roc dénudé se dresse à pic à une hauteur de près de cinq cents pieds, et prend un aspect tout à fait sauvage et primitif. Ses flancs nus, crevassés et ravinés, ressemblent à des pétrifications de monstres antédiluviens dont le dos est surmonté d'arêtes colossales.

A ses pieds, une seule rangée de maisons pauvres et croulantes s'allonge sur des quais en ruines, et laisse traîner jusque dans le fleuve, comme une frange en loques, ses fondations lézardées. Au sommet, des bastions sourcilieux, des murailles massives et des gueules de canons.

Est-ce donc là Québec? Non. Cette ville est située de manière qu'on y arrive sans la voir, quand on vient de

l'ouest. Attendez un peu. Le bateau va contourner ce cap cyclopéen, et vous verrez un petit coin de ville des plus pittoresques.

Regardez, voici des quais qui s'allongent et se succèdent au pied de la berge perpendiculaire; voici des navires qui se profilent dans un horizon élargi; voici des marchés, des entrepôts, des boutiques, de grands magasins: c'est une partie de la ville commerciale et maritime.

Levez maintenant les yeux, et voyez comme le paysage s'agrandit soudainement. On dirait qu'un magicien mystérieux a fait surgir d'un coup de baguette toute une féerie de perspectives inattendues, et chaque tour de roue du bateau dévoile à vos regards de nouvelles beautés.

Le promontoire s'abaisse par degrés, et sur ses talus verdoyants la ville s'étage graduellement.

Admirez là-haut cette rangée de piliers en pierre surmontés d'une balustrade en fer et d'élégants kiosques: c'est la terrasse Dufferin, longue d'environ treize cents pieds, suspendue à deux cents pieds au-dessus de vos têtes, et d'où les promeneurs se penchent pour vous voir arriver.

Contemplez ce château, d'architecture moyen âge, hardiment perché au bord de l'escarpement, dominant la basse ville et les faubourgs, et lançant à une hauteur vertigineuse ses clochetons, ses tours et ses flèches: c'est le château Frontenac.

A côté, s'étend un jardin planté de grands arbres, et de ce massif de verdure émerge un obélisque de pierre.

Plus loin derrière un rideau de grands ormes et de peupliers, apparaissent de longs édifices couronnés de coupes: ce sont l'Université Laval et le Séminaire de Québec.

Et là-bas, au niveau du fleuve, la Douane baignant dans l'eau sa belle colonnade corinthienne, et surveillant le port du haut de sa coupole harmonieuse.

Mais on dirait que le bateau va passer devant Québec sans s'y arrêter. C'est que la marée baisse, et qu'il lui faut

faire un grand tour devant la ville pour accoster le quai en faisant face au courant rapide qui l'entraîne.

Alors le spectacle grandit encore, et vous apercevez bientôt les grands édifices de la ville haute: les deux Cathédrales, anglaise et française, avec leurs hauts clochers, le Palais de Justice avec son portique majestueux, l'Hôtel de ville, dont on ne voit que les sommets, et le Parlement, dont le haut campanile se détache fièrement sur l'horizon lointain, au milieu d'un groupe d'églises dont on n'aperçoit que les flèches.

Devant vous, l'île d'Orléans dessine sa courbe harmonieuse entre les deux bras du fleuve qui l'étreignent. A droite, les falaises de Lévis et leurs jolies villas se disputent votre attention, et semblent dire: "Regardez-nous au moins en passant!" A gauche, la côte de Beaupré vous sourit, la chute de Montmorency agite sa robe blanche et vous appelle, et plus loin, au nord, des ondulations de montagnes verdoient, des vallées s'ouvrent et vous montrent leurs coquets villages, des chapelets de maisons blanches s'égrènent sur les prés verts et sur la grève accidentée, tandis qu'au bord du fleuve s'alignent les pointes, les anses et les clochers.

C'est dans ce cadre idéal que vous apparaîtra Québec, si vous y arrivez de l'ouest par le fleuve. Mais, si vous y arrivez de l'est, la première apparition de notre pittoresque cité vous semblera peut-être plus séduisante encore, car elle se manifestera alors à vos regards tout à coup, et tout entière.

Vous avez sans doute visité des musées ou des basiliques où se trouve quelque tableau fameux, soigneusement recouvert d'un rideau? C'est le plus beau, le plus rare et le plus précieux de la collection, et c'est avec une légitime émotion que vous attendez que le gardien du musée, ou le sacristain, ait levé le rideau qui cache à vos regards le chef-d'œuvre célèbre.

Eh bien! l'arrivée de l'Européen à Québec lui donne une émotion de ce genre, car il arrive à une courte distance de la ville fameuse sans la voir. La pointe Lévis la dérober longtemps à ses regards comme un rideau.

Mais le moment psychologique arrive où cet épais rideau s'écarte subitement, et laisse apparaître le prestigieux tableau dans sa pittoresque beauté.

Si c'est le matin, il respandit et se dessine avec une admirable pureté de lignes et de couleurs. Si c'est au déclin du jour, le soleil couchant trace au front du tableau un nimbe de lumière, et jette çà et là des ombres d'azur et des flèches d'or qui en accentuent les bautés.

Vers la fin de mai 1884, j'arrivais moi-même d'Europe à bord du *Parisian*, un samedi, vers les six heures du soir; et je n'oublierai jamais le féérique tableau qui s'offrit alors à mon amour.

C'était un panorama idéal, qui s'étagait et se déployait dans une gradation régulière, depuis la moire lumineuse du fleuve jusqu'à la coupole d'azur du ciel, sur laquelle se dessinaient comme une immense broderie toutes les excroissances de pierre, de cuivre et d'ardoise de notre monumentale cité.

C'était comme un poème de pierre écrit en caractères cunéiformes, et se détachant en relief dans les lueurs roses du soir. C'était une montagne d'édifices de formes variées, d'où s'élançaient des portiques, des frontons, des colonnades, des flèches, des tours, des toitures coniques, des pignons pointus et des dômes, le tout couronné par la vieille forteresse où flottait à cinq cents pieds de hauteur le pavillon britannique.

Notre navire s'avancait lentement sur les eaux profondes de notre port, le plus beau du monde, et traçait son sillage dans des miroitements de feu. Derrière nous, Lévis flamboyait, car à toutes les fenêtres de ses maisons le soleil rouge allumait des incendies. En avant, les quais s'al-

longeaient, bordés de bateaux à vapeur, de vaisseaux à voiles, de grands magasins et d'usines. Les hautes cheminées rouges, jaunes, noires ou bariolées des navires se mêlaient aux mâts et aux cordages, et au-dessus flottaient dans l'air des drapeaux de toutes couleurs et de toutes formes.

C'était un spectacle inoubliable.

Mais ce n'est pas tout d'être débarqué sur les quais de Québec. Ce n'est pas une ville comme les autres, où l'on entre de plain pied. Il faut en faire l'ascension ou l'escalade. Il faut que le touriste en fasse pour ainsi dire la conquête en gravissant péniblement ses nombreux étages. Mais, s'il s'arrête à chaque palier et se retourne, il est amplement dédommagé par les points de vue qu'il découvre. Et quand il est arrivé au sommet, il se dit avec un air vainqueur: " Enfin, je l'ai conquise, la ville haute et superbe." Oui, mais il est conquis lui-même.

Je suppose qu'il est arrivé de Montréal, ou de Lévis, ou du bas du fleuve par un bateau, et qu'il veut s'accorder le plaisir de gravir à pied cet entassement de jardins suspendus, de terrasses, d'esplanades, de bastions et de tours qu'il a aperçus du fleuve.

Dès qu'il a quitté le quai, il voit se dresser devant lui un roc inaccessible, taillé à pic, de cent cinquante à deux cents pieds de hauteur, et surmonté d'une muraille et d'un kiosque où médite quelque rêveur solitaire.

Oh! qu'il voudrait bien être là-haut! Comme il doit être joli le point de vue qu'on aperçoit, de cette hauteur! Mais comment y arriver? Ah! voilà que le chemin tourne à gauche et monte: c'est la côte de la Montagne. Et le touriste chemine, forcément courbé par la pente du terrain. Il veut voir cependant, et il relève la tête après avoir fait une centaine de pas. Devant lui, une boutique de modeste apparence porte accrochée à son toit une tourelle en vedette, comme un doigt levé qui attire son attention, et qui

signifie: regardez ici, et là-haut. Ici, c'est un grand escalier de fer qui s'ouvre comme un vaste entonnoir, et qui descend dans une espèce de rue tubulaire qu'on appelle la rue Champlain.

Là-haut, c'est un coin de la terrasse et les étages supérieurs du château Frontenac. Le touriste fait un premier arrêt, et, après avoir admiré tout ce qui l'entoure, il reprend son ascension en tournant à droite, et longeant une série de maisons bâties les unes au-dessus des autres comme un escalier colossal.

Tiens, voici un jardin suspendu où des gamins crient et s'amuse. Il est en pente, et l'on croirait qu'il va s'ébouler dans la côte. Mais non, il est si solidement assis qu'il sert de contrefort à un second jardin suspendu. Et le touriste monte toujours. Mais il s'arrête encore, et se demande ce qu'il va faire. Se reposera-t-il au milieu des fouillis de fleurs et des touffes d'arbres de ce jardin? Continuera-t-il de suivre ce chemin montueux qui tourne et se détourne sans cesse comme une spirale énorme? Ou bien grimpera-t-il, pour arriver plus vite, ce nouvel escalier de fer qui est à sa gauche? S'il est jeune, alerte, et pressé, il s'élançera sur les degrés de fonte; et si, après les avoir gravis, il préfère encore les escaliers, comme chemins en raccourci, il en trouvera deux ou trois autres à gauche qui le conduiront à la terrasse. "Enfin, se dira-t-il, me voici à la cime extrême," et il se pâmera d'admiration en dilatant ses poumons devant le merveilleux spectacle qu'il aura sous les yeux.

Mais non, ce n'est pas encore la cime extrême. De nouveaux degrés à gravir lui ouvriront un nouveau jardin, en arrière du château Frontenac: et enfin un dernier escalier, *the last but not the least*, comptant plus de cent marches, le portera jusqu'à la crête des glacis que la citadelle domine encore. C'est là surtout qu'il sera récompensé de ses peines, et nous lui prédisons qu'il restera debout sans songer à la

fatigue, et que les seuls mots qui sortiront de sa bouche, dans son ravissement, seront ceux-ci: "Que c'est beau! Que c'est beau!"

C'est qu'en effet il aura alors sous les yeux un spectacle unique au monde, merveilleux de magnificence et de beauté.

Choisissez le plus brillant génie parmi les artistes, et demandez-lui un tableau qui contienne tout ce que la nature et la main de l'homme ont jamais fait de plus beau, et tous les efforts de son imagination n'atteindront pas à la réalité de cette gigantesque féerie.

Sous les pieds du touriste, en bas d'un escarpement qui donne le vertige, le Saint-Laurent déploie sa nappe immense, moirée d'ombre et de lumière. L'œil y plonge comme dans un abîme dont il mesure en tremblant la profondeur.

Il y a des années peut-être que ce touriste rêve de voir Québec, et que son imagination surexcitée en admire les beautés fascinatrices. Et maintenant cette merveille est devant lui, et son regard peut l'embrasser presque toute entière. Sera-t-il désillusionné? Au contraire, il se dit à lui-même: "C'est encore plus beau que je ne l'imaginai."

Il cherche des termes de comparaison, et, s'il a vu Constantinople, ce tableau de Québec ravivera tous ses souvenirs et son enthousiasme. Lévis lui rappellera Scutari, et le Saint-Laurent, le Bosphore. "Je suis à Stamboul, pensera-t-il, sur la pointe du Sérail, et cette rivière qu'on appelle Saint-Charles, et le bras nord du Saint-Laurent, c'est la Corne-d'Or.

Sans doute les villages de la côte de Beaupré n'ont pas l'aspect de Galata et de Péra, qui sont de grandes villes, et Lévis n'a pas les proportions de Scutari. Mais le cap de Québec est beaucoup plus élevé et plus pittoresque que la pointe où s'étage Constantinople, et les hauteurs de Lévis font un amphithéâtre plus hardi et plus grandiose que les collines de Scutari.

Sans doute le merveilleux bassin que forment les deux bras du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, n'a pas la richesse de lumière et de couleur qui inonde le confluent de la Corne-d'Or et du Bosphore; et le cadre que lui font l'île d'Orléans, Lévis, Québec et la côte de Beaupré, est terne et sévère, comparé aux villes orientales vêtues de blanc, de pourpre et d'or. Mais il a son genre de beauté propre, qui étonne et qui rend impuissant à le décrire.

Sans doute Constantinople, vue de la Corne-d'Or ou de Péra, avec ses monuments ensoleillés, ses mosquées couronnées de coupoles roses, sa végétation de minarets d'ivoire, ses sérails et ses kiosques, ses massifs de cyprès et de térébinthes, ses murs crénelés et ses jardins, présente un coup d'œil plus original et plus éblouissant que Québec. Mais cette séduction irrésistible de la capitale ottomane fait place à la désillusion la plus complète dès qu'on pénètre dans la ville, et, après une promenade de quelques heures, le touriste est dégoûté.

A Québec, c'est tout le contraire. Plus vous le visitez, plus vous le parcourez en tous sens, plus vous en étudiez les détails, plus vous l'admirez. A chaque pas, à chaque coin de rue, vous découvrez des beautés nouvelles, des aspects inconnus, des imprévus de pittoresque et d'originalité.

Québec n'a pas, comme Constantinople, le désordre d'un campement asiatique ou d'un caravansérail, avec ses fourmilières de peuples sales, et ses baraques disparates qui gâtent les plus beaux points de vue. La capitale de notre province est bâtie pour les siècles, avec symétrie, avec ordre, avec une harmonie qui en fait une synthèse architecturale qui perpétue son histoire et laisse entrevoir ses destinées.

Voilà ce que le touriste se dira en contemplant Québec du haut des glacis. Il aura sous les yeux toute la ville et tout le port et son cadre prodigieux, et toute la campagne environnante jusqu'aux versants boisés des Laurentides, et il confessera qu'il n'a vu nulle part un spectacle plus pittoresque et plus admirable.

A.-B. Louthier.

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La controverse fiscale en Angleterre. — Le duc de Devonshire. — Lord Rosebery. — Sir Henry Campbell-Bannerman. — Une brochure de M. Chamberlain. — La mort de M. Herbert Spencer. — En France. — Le duel Combes-Waldeck-Rousseau. — M. Clémenceau sauveur. — L'œuvre jacobine. — L'affaire Dreyfus. — Le Pape et la *Vérité française*. — La république de Panama. — M. L.-R. Masson. — Les élections. — Souhaits du nouvel an.

La grande controverse fiscale tient toujours l'affiche en Angleterre. Si M. Chamberlain est actif, ses adversaires montrent, eux aussi, de la détermination et de l'ardeur. Le 24 novembre, à une assemblée de la *Free food league*, le duc de Devonshire a parlé pour la première fois en public depuis sa sortie du cabinet Balfour. L'assemblée a eu lieu à Londres. Le duc s'est prononcé énergiquement contre l'idée protectionniste. On peut admettre, a-t-il dit en substance, une certaine mesure de représailles, mais tous les membres de la ligue sont prêts à combattre à outrance l'imposition de taxes sur la nourriture ou de droits protecteurs en général. M. Chamberlain, dans un de ses discours, ayant dit que le duc de Devonshire était un frein appliqué sur la roue du progrès, celui-ci a répliqué qu'il se félicitait d'agir comme un frein sur la locomotive lorsqu'elle descendait à toute vitesse une rampe dangereuse, malgré tous les signaux. Comme résultat de cette assemblée, la résolution suivante, proposée par M. Goschen et lord George Hamilton, fut adoptée: " Cette assemblée, tout en étant prête à considérer sans hostilité toute mesure soumise par le gouvernement au Parlement dans certains cas spéciaux pour mitiger les effets de tarifs hostiles, est d'opinion qu'il faut combattre énergiquement tout change-

ment fiscal entraînant la taxation de la nourriture et l'établissement d'un système général de préférence ou de protection." Cette résolution définit parfaitement l'attitude des unionistes qui ne sont pas dans l'opposition, mais qui veulent résister aux tendances protectionnistes du premier ministre.

Le lendemain, 25 novembre, lord Rosebery prononçait, à Londres également, un grand discours contre le programme Chamberlain. Il a été agressif et humoristique. Il a appelé M. Chamberlain "un moderne Jérémie" qui déplore un mal imaginaire, et veut jeter l'empire dans un mal réel. Il a déclaré que les faits démentent l'ex-secrétaire des Colonies, que le pays est prospère et que les industries anglaises ne sont pas menacées de la ruine. "Le premier résultat de la politique de M. Chamberlain, a-t-il ajouté, serait de nous plonger dans une grande guerre fiscale avec nos cousins des Etats-Unis, où nous perdriions tout et ne gagnerions rien." Lord Rosebery a remporté un grand succès. L'auditoire l'a acclamé. Le théâtre Surrey, où il a parlé, peut contenir environ 3000 personnes, et il y avait eu 20,000 demandes d'admission. Plus récemment, lord Rosebery a prononcé un autre discours dans la même note. Mais en dépit de toutes ces démonstrations libre-échangistes, l'idée de M. Chamberlain semble gagner du terrain. Les deux élections partielles qui ont eu lieu le 15 décembre à Lewisham et à Dulwich se sont terminées par le succès des candidats conservateurs appuyés par l'ex-secrétaire des Colonies.

Les neuf discours prononcés par M. Chamberlain sur la question de la réforme du tarif ont été mis en brochure avec une préface écrite par lui-même. Dans cette introduction il s'attache à faire voir que ce n'est pas là une question de parti. On y rencontre un passage caractéristique au sujet du *referendum*. "Je me suis souvent étonné, écrit-il, que nous n'ayons jamais adopté le principe du re-

ferendum tel qu'il est pratiqué en Suisse, et aussi dans plusieurs parties de l'Amérique. C'est le seul moyen d'éliminer les considérations et les intérêts complexes des partis de la décision des grandes questions nationales. Dans une élection générale le voteur est influencé par le désir de voir son parti au pouvoir, et aussi par ses vues particulières sur des questions spéciales, quelques-unes purement locales ou même personnelles. Si, dans le cas d'une nouvelle orientation qui ne serait pas nécessairement politique, il était possible de mettre de côté toutes les questions accessoires, nous pourrions avoir un verdict national que tout le monde accepterait, et qui serait rendu sans égard à l'éternelle lutte entre ceux qui sont "dedans" et ceux qui sont "dehors," lutte qui constitue maintenant la seule occupation de la vie politique."

Les neuf discours contenus dans cette brochure sont les suivants: celui de Birmingham, prononcé le 15 mai dernier, qui fut le premier coup de canon de la présente campagne, ceux de Glasgow, de Greenoch, de Cupar, les deux discours de Newcastle, celui de Tynemonth, celui de Liverpool et le second discours de Birmingham. Cette brochure est répandue à des milliers d'exemplaires.

Le chef de l'opposition, sir Henry Campbell-Bannerman, a parlé à Newport, le 30 novembre. Il a reproché au gouvernement de ne pas en appeler immédiatement au pays sur la question fiscale. L'incertitude présente, a-t-il dit, embarrasse le commerce et nuit au crédit public.

Dans l'état actuel des partis, la prochaine session du parlement anglais va être intéressante. La situation du gouvernement Balfour est extrêmement difficile.

Un homme politique canadien, en non activité de service pour le quart d'heure, a été invité à participer à la campagne en faveur de la politique de préférence entre l'Angleterre et ses colonies, prêchée par M. Chamberlain. L'honorable M. Foster est allé en Angleterre et a prononcé plu-

sieurs discours à l'appui du nouveau programme. Le fait qu'il a été ministre des finances du Canada donnait un intérêt particulier à ses déclarations.

* * *

L'Angleterre vient de perdre l'un de ses écrivains les plus célèbres dans la personne d'Herbert Spencer. Il était âgé de 83 ans. C'était un philosophe et ce que les Anglais appellent un *scientist*, expression qui ne se traduit pas exactement par celle de *savant*. Après avoir exercé pendant quelques années la profession d'ingénieur civil, il se consacra tout entier à l'œuvre immense qui a absorbé sa vie, à l'élaboration de son "Système de philosophie synthétique." Cette œuvre forme un ensemble de 10 volumes dont voici les titres: "Premiers principes"; "Principes de biologie", en deux volumes; "Principes de psychologie", en deux volumes; "Principes de sociologie", en trois volumes; "Principes d'éthique", en deux volumes. Il a aussi publié d'autres ouvrages intitulés: "L'étude de la sociologie"; "Education"; "L'homme contre l'Etat"; "Raisons contraires à la philosophie de M. Comte"; "Faits et commentaires," etc.

Herbert Spencer a été avant tout un philosophe. Son style est vigoureux, simple, mais ce n'est pas un grand style. Et c'est probablement pour cette raison que la renommée de l'écrivain a été si lente à s'établir. Qui le croirait, pendant de longues années Spencer perdit de l'argent par la publication de ses livres. Il fallut quatorze ans pour écouler la première édition de sa "Statique sociale" tirée à 750 exemplaires, et douze ans pour placer les 750 exemplaires de ses "Principes de psychologie". Au bout de quinze ans Herbert Spencer s'aperçut qu'il avait perdu \$6,000 avec ses livres, et il était sur le point de suspendre la publication de son grand ouvrage, lorsqu'un petit héritage lui permit de continuer.

Un de ses biographes analyse comme suit son système: "L'idée de l'évolution, du développement, du progrès nécessaire est proprement l'idée maîtresse de la philosophie de M. Herbert Spencer, l'inspiratrice de son œuvre entière. M. H. Spencer nous raconte lui-même l'histoire de sa pensée, le travail mental par lequel il est arrivé à compléter ses idées primitives et à donner à sa théorie une ampleur et une rigueur scientifique que n'ont point celles qui se sont produites depuis la fin du siècle dernier. Pour lui, l'humanité quelque puissante qu'elle soit, n'est qu'une faible partie d'un système d'existence encore plus vaste; elle manifeste pour sa part les lois qui la régissent, elle en partage le sort. Le progrès de l'humanité est une partie du développement d'un ensemble d'êtres qui embrassent plus que l'humanité. La fin marquée à ce progrès, le bonheur, n'est qu'un cas particulier de la fin plus générale assignée au développement de cet ensemble plus compréhensif; et cet ensemble n'est lui-même qu'une partie d'un tout plus vaste dont il manifeste les lois." Spencer se rencontrait avec Darwin dans l'exposé de la doctrine évolutionniste; c'est à lui que l'on doit l'expression célèbre et souvent citée comme étant de ce dernier, *the survival of the fittest*.

Dans la dernière période de son existence Herbert Spencer avait acquis enfin la célébrité. Il était devenu l'une des gloires de l'Angleterre contemporaine et il jouissait de l'admiration publique, quoique ses ouvrages, très abstraits, ne fussent lus que par un petit nombre. Malheureusement ce philosophe n'avait pas la foi; ce n'était pas un chrétien, et cela seul suffit pour faire comprendre à nos lecteurs combien son œuvre doit être fautive et décevante.

* * *

La session du parlement français, loin d'ébranler le néfaste ministère de M. Combes, lui a donné de nouveaux suc-

cès. On croyait que la loi relative à l'enseignement secondaire, présentée par M. Chaumié, ministre de l'instruction publique, serait au Sénat l'occasion d'un échec pour le cabinet et d'une dislocation de sa majorité. En effet, ce projet, très dangereux en réalité, très défavorable aux catholiques, conservait encore l'apparence et le simulacre de la liberté. Rien que l'apparence et le simulacre; car, au fond, c'était une mesure tyrannique. L'arbitraire y revêtait le masque de l'hypocrisie. Mais les enrégés du Bloc ne la trouvaient pas encore assez radicale. Ce qu'il leur fallait, c'était l'étranglement brutal de la liberté. La commission nommée par le Sénat pour étudier le projet et faire rapport, s'est prononcée en majorité pour une loi plus directement et nettement liberticide. Alors M. Combes s'est trouvé placé dans une situation assez difficile. Le projet ministériel était déposé depuis plusieurs mois et il était difficile de le retirer. D'un autre côté, le premier ministre, naturellement enclin aux procédés extrêmes, tenait à conserver l'appui des purs sectaires. Pendant quelque temps on se demanda ce qui allait arriver.

Au cours des débats, un sénateur radical, M. Girard, proposa un amendement ayant pour objet d'interdire l'enseignement secondaire à tous ceux qui ont fait vœu d'obéissance et de célibat. C'était frapper tout le clergé, le séculier comme le régulier, les prêtres comme les religieux, et parmi ces derniers les autorisés comme les non-autorisés. En présence de cet amendement, M. Combes a déclaré que le gouvernement l'acceptait en principe, mais qu'il voulait l'appliquer successivement. En ce qui concerne le clergé régulier, a-t-il dit, le ministère présentera incessamment une loi embrassant les trois ordres d'enseignement, supérieur, secondaire et primaire, et privant du droit d'enseigner quiconque aurait fait vœu d'obéissance et de célibat. Quant au clergé séculier, son *status* étant subordonné à la solution des questions pendantes entre l'Eglise

et l'Etat, il faut attendre que cette solution se soit produite. M. Girard retira son amendement. Mais M. Delpech, un grand officier des loges maçonniques, en proposa un autre dont l'objet était d'exclure de l'enseignement secondaire les religieux autorisés. C'est-à-dire que M. Delpech voulait faire déclarer immédiatement par la loi Chaumié, quant à l'enseignement secondaire, ce que M. Combes promettait d'affirmer dans une loi prochaine pour les trois ordres d'enseignement. A la surprise générale, séance tenante, le premier ministre déclara que le gouvernement acceptait cet amendement. C'était une modification considérable du projet ministériel, qui n'excluait originairement que les congrégations non autorisées. C'était aussi aller à l'encontre des idées bien connues de M. Waldeck-Rousseau qui avait naguère déclaré du haut de la tribune que les congrégations autorisées avaient évidemment le droit d'enseigner. Au sortir de la séance où le premier ministre avait accepté l'amendement Delpech, on se dit qu'un duel parlementaire entre M. Combes et son prédécesseur était inévitable.

Ce duel a eu lieu à la séance suivante, le 20 novembre. Inutile de dire qu'il y avait tribunes comblées. On s'était rendu au Sénat comme au spectacle. En général on croyait que l'opposition déclarée de M. Waldeck-Rousseau, de cet ancien premier ministre dont le prestige et l'habileté de parole sont incontestables, allait être fatale au cabinet. Entre M. Combes et lui, se disait-on, la partie n'est pas égale. On avait raison et l'on avait tort. On avait raison quant à la valeur personnelle des combattants. On avait tort quant à l'estimation des forces que chacun des champions avait derrière lui. Le duel a eu lieu et c'est le lourd M. Combes qui a vaincu l'habile et élégant Waldeck. Ou plutôt, non, ce n'est pas M. Combes qui a remporté la victoire, c'est M. Clémenceau, car si celui-ci n'était pas venu à la rescousse du premier ministre, ce dernier était battu.

Le discours de M. Combes avait été une charge brutale contre les congréganistes quels qu'ils fussent. En voici un échantillon :

“ Les congréganistes, qu'ils appartiennent aux unes ou aux autres des congrégations, ont abdiqué leur liberté personnelle, ils l'ont immolée à leur vocation religieuse, ils ont dépouillé volontairement leur personnalité morale, ils ont renoncé au droit d'agir par eux-mêmes, et à participer d'eux-mêmes à la vie commune.

“ Quels éducateurs peuvent être ces hommes qui ont perdu le goût de la vie sociale? La société peut-elle confier l'éducation de la jeunesse à des maîtres placés dans une situation si exceptionnelle?

“ Peut-elle consentir à donner pour guides, à cette jeunesse, à un âge où un contact prolongé produit une empreinte ineffaçable, des hommes étrangers à tout devoir de famille? (Très bien! à gauche.) ”

Quelles inepties! Comme si le fait d'être consacré par vœu à l'éducation, de recevoir une formation spéciale à cet effet, de pouvoir donner à cette œuvre auguste toutes les énergies de son cœur et toutes les facultés de son intelligence, d'être mû par un esprit de dévouement plus entier et plus parfait, comme si tout cela était une cause d'infériorité pour un éducateur, au lieu d'être une supériorité réelle!

M. Waldeck-Rousseau ne s'est pas constitué l'avocat des congrégations et leur défenseur contre les attaques de M. Combes. On eût été étonné, s'il l'eût fait. Mais il a signalé et dénoncé l'illogisme de l'attitude ministérielle :

“ Je ne comprends pas, s'est-il écrié, l'interdiction d'enseigner qu'on veut appliquer aux congrégations autorisées.

“ Comment? une congrégation autorisée à donner l'enseignement restera, en vertu de l'amendement de M. Delpech, autorisée — mais à condition de ne pas donner l'enseignement? ”

“ Ou bien le gouvernement dissoudra la congrégation — ou l'établissement — parce que l'enseignement sera contraire aux principes formulés dans le projet défendu par M. Chaumié — et alors il n'y a pas besoin d'un nouveau texte — ou bien si le gouvernement ne la dissout pas il lui est impossible de laisser subsister une congrégation autorisée en lui infligeant une incapacité qui ne tient qu'au défaut d'autorisation... ”

“ Cet amendement propose d'interdire l'enseignement à tous les membres des congrégations autorisées ou non autorisées. ”

“ Je me demande, messieurs, comment en vérité il est possible de tirer aussi peu de fruit de l'expérience qu'on vient de faire. ”

“ On a entrepris une tâche trop lourde sous laquelle on succombe, et le fardeau, qu'on est impuissant à soulever, on veut en décupler le poids! ”

La parole incisive, claire, nerveuse de l'ancien premier ministre avait produit une grande impression. Après une faible réplique de M. Combes, la victoire semblait se déclarer pour M. Waldeck-Rousseau, lorsque M. Clémenceau est monté à la tribune. Et son intervention a changé le sort de la journée. Bref, précis, catégorique, lumineux et pressant, son discours, détestable chef-d'œuvre d'un talent voué au mal, a fait osciller à gauche la majorité hésitante. Quelques citations donneront à nos lecteurs une idée du genre de M. Clémenceau, qui est l'un des plus redoutables jouteurs et des plus habiles manœuvriers du parlement français. Il a porté à l'ancien premier ministre des coups droits comme celui-ci n'en avait pas reçu depuis longtemps :

“ M. Waldeck-Rousseau, a-t-il dit, veut être conséquent avec lui-même. Je suis animé pour moi-même de la même préoccupation. M. Waldeck-Rousseau nous a apporté une critique dont je reconnais l'importance. Il a dit : “ Nous

nous trouvons en présence d'une grande instabilité de solutions." On ne peut peindre la situation de mots plus exacts. M. Waldeck-Rousseau me permettra de lui dire qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui-même de cet état de choses.

" Il faut savoir des deux côtés du parti républicain ce que nous voulons; et pour cela nous n'avons pas besoin de nous injurier ou de nous soupçonner. Il suffit de parler clairement.

" Moi, je vais vous dire où je vais, quel est mon but ;les moyens que je veux employer, vous les connaissez. Je vais à la sécularisation complète de l'Etat.

" Qui m'a mis sur la route? M. Waldeck-Rousseau un beau matin. (Vifs applaudissements à gauche et à droite.)

" Le programme de sécularisation complète de l'Etat a été inauguré par M. Waldeck-Rousseau et continué par M. Combes. (Applaudissements à gauche.)

" M. Waldeck-Rousseau a dit qu'il n'approuvait pas la manière dont M. Combes avait mis en pratique la loi de 1901. Si M. Waldeck-Rousseau voulait mettre en pratique sa loi, on ne l'a pas renversé, il en avait le loisir. (Vifs applaudissements à gauche.)...

" M. Combes n'a pas hérité de la pensée de M. Waldeck-Rousseau.

" Mais, messieurs, il y avait la France qui attendait et qui attend encore. Je sais bien que lorsqu'on a commencé une œuvre, on n'aime pas voir un autre la continuer.

" M. Combes a continué cette politique en appliquant la loi de M. Waldeck-Rousseau: les deux Chambres ont approuvé la manière dont M. Combes l'a appliquée: le reste n'est que de l'histoire, des récriminations: ce n'est pas de la politique.

" M. Combes a donc suivi la voie qu'avait ouverte M. Waldeck-Rousseau; ce dernier avait dit: Je faucherai quelques congrégations non autorisées. Et M. Combes a

fauché quelques congrégations de plus que n'avait pensé M. Waldeck-Rousseau.

“ Les congrégations enseignantes non autorisées ont donc été fauchées, et aujourd'hui les congrégations autorisées se présentent. Et on est bien mal inspiré de déplorer l'instabilité des solutions quand on n'a pas compris l'instabilité du problème.

“ Nous avons applaudi M. Waldeck-Rousseau lorsqu'il est entré dans cette voie, nous applaudissons M. Combes lorsqu'il y persévère.

“ A nos collègues qui critiquent les actes de M. Combes de nous dire ce qu'ils veulent. (Très bien! à gauche.) Si vous voulez séculariser l'Etat, dites votre moyen pour savoir si nous pouvons nous entendre, ou si un dissentiment irrémédiable nous sépare.

“ Moi, je suis de bonne foi, et je voudrais que de bonne foi nos collègues veuillent bien nous répondre. (Très bien!)

“ Je vois dans le parti républicain deux partis: le parti de la sécularisation de l'Etat, et le parti de la cléricatisation. (Très bien! à gauche.)

“ Ne voyez pas une intention d'offense dans mon discours. Je ne prétends pas qu'il y ait un parti qui veuille cléricatiser davantage: mais je crois que ce parti est effrayé de décléricatiser davantage. (Protestations au centre. — Très bien! à gauche.)

“ La question est donc clairement posée. S'il y a un parti qui soit d'avis de piétiner sur place, qu'il le dise. Il aura pris position devant le pays.”

A la simple lecture de ces phrases courtes, hachées, précipitées, tirées à bout portant comme autant de coups de pistolet, on comprend quel effet elles ont dû produire sur une chambre où règne l'esprit anticlérical.

M. Waldeck-Rousseau n'a pas cru devoir répondre à M. Clémenceau, comptant sans doute sur son grand prestige dans le Sénat. Le vote l'a cruellement détrompé. Il a

été battu par 11 voix. L'amendement Delpech a été adopté par 147 voix contre 136.

On affirme que M. Waldeck-Rousseau a été très affecté de cette défaite. Il croyait pouvoir supprimer son successeur quand il le voudrait. Et le voilà vaincu! Cette humiliation est un châtement.

“ Nous ne pouvons pas nous réjouir, hélas! dit *l'Univers*, d'un résultat qui fortifie M. Combes et porte un coup mortel aux congrégations. Mais nous devons constater que la défaite de l'ancien président du conseil est une grande justice. Il est juste que M. Waldeck-Rousseau soit écrasé par le successeur qu'il avait choisi pour continuer sa tâche et par la majorité qu'il avait pétrie de ses mains. Cela est juste et salutaire. Oui, sans doute, une victoire, même obtenue par ce fourbe ambitieux, qui nous eût délivrés de l'apostat persécuteur et eût écarté la mesure odieuse imaginée par le Tartufe anticlérical, nous aurait satisfaits, nous aurait soulagés. Mais, il faut bien le dire, cette victoire aurait eu quelque chose d'illogique et d'immoral. M. Waldeck-Rousseau ne méritait point, n'avait pas le droit de vaincre avec la justice et la liberté.”

Maintenant M. Combes poursuit sa victoire et tient sa promesse. Il a soumis à ses collègues et va présenter aux chambres une loi pour exclusion de l'enseignement à tous les degrés les congrégations autorisées et non autorisées. D'après les dépêches le bill décrète la dissolution des congrégations enseignantes autorisées et la séquestration de leurs biens. Il y a un proviso qui fixe un terme de cinq ans pour l'exécution de la loi. On estime qu'elle va fermer 1299 écoles de garçons et 2195 écoles de filles. Les écoles des Frères des Ecoles Chrétiennes sont atteintes par cette nouvelle mesure de proscription et de tyrannie.

Pauvre France!

Pour ajouter au charme de sa situation présente voilà que le ministère de M. Combes veut recommencer l'intéres-

sante affaire Dreyfus. Après examen du dossier par le ministre de la guerre, le ministre de la justice saisi d'une demande de revision par Dreyfus, a transmis ces documents à une commission permanente dont la fonction est d'émettre son avis sur les demandes de ce genre. Si l'avis est favorable, le procureur général est chargé de saisir de la question la chambre criminelle de la cour de Cassation, qui doit procéder à une enquête. Et enfin c'est la cour de Cassation, toutes chambres réunies, qui doit statuer définitivement. Déjà la presse et l'opinion publique sont en ébullition au sujet de cette reprise d'une affaire qui a été si longtemps pour la France un cauchemar. La Fédération nationale anti-juive, la Ligue des Patriotes, la Patrie française et le Parti socialiste français ont lancé un manifeste conjoint, pour protester contre l'acte du gouvernement. Nous y lisons les lignes suivantes :

“ La commission de revision, saisie par M. Henri Brisson en septembre 1898, a conclu contre la revision.

“ Dreyfus, condamné une première fois en 1894, par le conseil de guerre de Paris, a été condamné une deuxième fois en 1899, par le conseil de guerre de Rennes.

“ Il a, après sa seconde condamnation, retiré son pourvoi en revision et accepté sa grâce.

“ Sur quoi, le général de Galliffet, ministre de la guerre dans le cabinet Waldeck-Rousseau, a déclaré : “ L'incident est clos! ”

“ Le 7 avril 1903, la Chambre a refusé, par un vote formel, de s'engager à la suite de M. Jaurès, dans une procédure de réhabilitation.

“ Cela nous suffit.”

Il nous semblait pourtant que l'affaire Dreyfus avait fait assez de mal à la France.

* * *

La *Vérité française*, dont le directeur est M. Auguste Roussel, a reçu récemment un témoignage de paternelle bienveillance de la part du Saint-Père. Une amie du journal, madame la comtesse Yvert, dont le mari, feu M. le comte Yvert, était camérier du Pape dès le pontificat de Pie IX, ayant eu du Souverain Pontife une audience spéciale, s'est empressée d'adresser à la *Vérité française*, au sortir de cette audience, la dépêche suivante :

Rome, 13 novembre, 5h. 40 du soir.

Le Saint-Père envoie de tout cœur sa bénédiction à la *Vérité française* et à tous ses rédacteurs.

Sa Sainteté a daigné me dire de vous transmettre immédiatement ce témoignage de sa bienveillance.

Comtesse YVERT.

On conçoit avec quelle joie nos confrères de la *Vérité française* ont reçu cette heureuse nouvelle. Cette joie a dû être d'autant plus vive que, durant toute la dernière partie du précédent pontificat, ce journal n'était pas en faveur au Vatican. Non pas qu'il eût jamais été condamné pour erreur doctrinale ou pour écart de discipline. Mais certaines nuances dans sa ligne politique, depuis les directions pontificales relatives à l'attitude des catholiques envers les institutions républicaines, avaient déplu à Léon XIII et au cardinal Rampolla. Il est certain que la *Vérité française*, tout en s'inclinant respectueusement devant ces directions, n'avait pas mis de ferveur dans son adhésion. D'un autre côté, durant les cinq ou six dernières années, les décisions pontificales avaient tranché plusieurs controverses dans le sens des doctrines soutenues par ce journal. Cet ensemble de circonstances lui faisait une situation singulière et délicate. Maintenant le nuage est dissipé, et la

bénédiction de Pie X est venue récompenser le sincère dévouement à l'Eglise dont sont animés ses rédacteurs. On aurait tort de tirer de cet incident des conclusions fâcheuses, de mettre en opposition l'attitude du Pape régnant avec celle du Pape défunt. Les circonstances ont changé, voilà tout. Si certains catholiques ont poussé le *ralliement* trop loin, la *Vérité française* ne l'avait sans doute pas poussé assez loin pour être complètement d'accord avec le sens réel des directions pontificales en matière politique. Et elle en a subi la peine. En même temps son zèle à soutenir les saines doctrines méritait une récompense, et elle vient de l'obtenir. Nous l'en félicitons cordialement.

* * *

Un nouvel Etat vient de surgir en Amérique. La province de Panama qui faisait partie de la république Colombienne, s'est mise en insurrection; les chefs du mouvement, encouragés par les Etats-Unis, ont proclamé l'indépendance de la province, qui est devenue la république de Panama, immédiatement reconnue et protégée par le gouvernement de Washington! Il est évident que les Américains tiennent à construire et à contrôler le canal interocéanique! L'intervention précipitée des Etats-Unis dans cette affaire est jugée sévèrement par la saine opinion en Europe et en Amérique.

* * *

Un homme qui a joué un rôle important dans la politique de notre pays, vient de disparaître. L'honorable Louis-Rodrigue Masson avait fourni une belle carrière. Il était entré dans la chambre des Communes en 1867. En 1878, il devenait ministre de la milice dans le cabinet de sir John Macdonald. En 1884, il était nommé lieutenant-

gouverneur de la province de Québec. Sa mauvaise santé le forçait de résigner ces hautes fonctions en 1887. Il avait été subséquemment élevé au Sénat. Pendant quelque temps, il occupa un siège dans le Conseil Législatif.

M. Masson était un homme intelligent, loyal et intègre. On pouvait ne pas partager toutes ses idées, mais tout le monde rendait hommage à la sincérité de ses convictions. Il était doué d'un remarquable talent de parole. On lui doit un important et intéressant ouvrage intitulé: "Les Bourgeois du Nord-Ouest," où sont retracés en un style très vivant les découvertes, les entreprises, les luttes des hommes énergiques qui firent concurrence à la compagnie de la baie d'Hudson pour le commerce des fourrures, pendant un grand nombre d'années.

* * *

Aurons-nous les élections générales en janvier, ou en février, ou les aurons-nous dans cinq ou six mois seulement? C'est la question que tout le monde se pose en ce moment, et à laquelle sir Wilfrid Laurier seul pourrait répondre. Que dirons-nous à nos lecteurs? Risquons un pronostic. Les élections, croyons-nous, se feront en février.

Et maintenant, nous prenons congé des abonnés de la REVUE CANADIENNE pour jusqu'à l'année prochaine, et nous leur souhaitons d'avance, durant le nouvel an, toutes les prospérités et tous les bonheurs.

Thomas Chapais.

Québec, 19 décembre 1903.



NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

HISTOIRE D'UNE CONSPIRATION MAÇONNIQUE A MONTREAL — La Ligue de l'Enseignement.

Tel est le titre de la brochure que M. Henri Bernard vient de présenter au public.

Nous nous hâtons de la présenter à nos lecteurs et d'attirer leur attention sur cette étude que tous liront non seulement avec intérêt, croyons-nous, mais aussi avec profit.

Dans cette étude qu'il a su rendre aussi attrayante, par la disposition des chapitres, qu'instructive par le sujet plein d'actualité et les preuves irréfutables dont il appuie chacun de ses arguments, M. Bernard prouve d'abord que la Ligue de l'Enseignement, fondée à Montréal, en 1902, n'est qu'une succursale de la Ligue française et maçonnique de l'Enseignement.

Après avoir montré comment cette ligue s'est implantée au Canada, il nous indique le but qu'elle se propose et l'œuvre qu'elle accomplira chez nous, par l'exposé de l'œuvre aussi désastreuse et antipatriotique qu'immorale qu'elle a accomplie en France.

Rien ne nous paraissant devoir mieux faire ressortir toute l'importance de cette étude que sa table des matières; nous la reproduisons donc en son entier:

PRÉFACE. — Ire partie. — Chapitre I, A la salle Poiré, le 9 octobre 1902. — II, Pourquoi cette Ligue? — III, De mystère en mystère. — IV, Un article de la *Presse*. — V, Les journalistes promoteurs de la Ligue. — VI, A propos de la bibliothèque Carnegie. — VII, Le voile du temple déchiré, ou l'origine maçonnique de la Ligue canadienne. — VIII, Réponse aux dénégations du *Canada*. — X, La Bibliothèque... Orient... par la Ligue...

II^e partie: La Ligue de l'Enseignement de France. — Chap. I, Origines et nature. — II, But véritable de la Ligue. — III, Une morale... immorale! — IV, Tactique et moyens d'action. — V, "L'influence considérable" de la Ligue. — VI, Ce qu'a donné l'école née de la Ligue et ce qu'elle a coûté au public. — VII, La décadence morale de la France, fruit de l'école sans Dieu. — VIII, La Ligue condamnée par les Papes. — Epilogue. — Ouvrages consultés.

M. Bernard ne s'est pas contenté de rendre un sujet si difficile à traiter, irréfutable et agréable à lire, il a encore voulu que sa brochure se présente sous un aspect attrayant, et que la forme en fût aussi soignée que le fond. Le format du livre, son impression et même la couverture imprimée en noir et rouge, tout montre que l'auteur connaît par expérience, quoiqu'il soit jeune, que même en littérature, il faut joindre l'agréable à l'utile.

Nos lecteurs pourront se procurer cette brochure dans toutes les librairies canadiennes-françaises. Le prix est de 25 cts l'exemplaire; franco, 30 cts.

PAILLETTE D'OR — Publication honorée de plusieurs Brefs de Sa Sainteté. — Douzième série. — Recueil des années 1901-1902-1903. — Un joli volume in-18 de 160 pages. — Broché: 60 c.; couverture illustrée, 70 c.

Ces petites brochures si bien nommées ont un succès inouï. Rarement des livres de ce genre ont eu autant d'éditions, ont été l'objet de louanges de la presse et sont honorées d'autant de lettres élogieuses de cardinaux ou d'évêques (une quinzaine). — Cette collection a même eu l'honneur incomparable de trois Brefs pontificaux: cela vaut infiniment mieux que toutes nos louanges.

A. L.